

Chapitre 1 : Premiers pas

Vendredi 5 juin 2015, 8h45

« Ca y est ! J’y suis ! » se dit Virginie avec un léger stress qui lui annonçait un nouveau tournant dans sa vie. Les pas de ses talons raisonnaient dans le Paris endormi. Une brise matinale lui traversa le corps tout entier, elle frissonna. Dans un détour d’une ruelle, elle entrevit enfin cette fameuse porte, 36 quai des Orfèvres et se dit qu’elle avait au moins quinze minutes d’avance. Elle fit une halte, quelques dizaines de mètres avant les grilles, pour reprendre son souffle et réajuster son sac à main sur son épaule. Durant cette pause son cerveau bouillonnait, des idées et des souvenirs entremêlés fusèrent en tous sens. Elle regarda autour d’elle : personne. Son reflet dans la vitre d’une voiture lui fit apparaître un visage d’une jeune femme avec de longs cheveux châtons clair soigneusement tirés à quatre épingles. « Ai-je l’air d’être trop strict ? » de toute façon c’est le protocole. L’image de cette femme lui révéla aussi quelques points essentiels : ses traits étaient fins mais tendu, ses cheveux de couleur feu et la fatigue lui donnait une expression livide tel un spectre gothique arpentant Paris à la quête du Saint Grail . Elle sourit au reflet qui lui renvoya avec dégoût une image tellement hideuse qu’elle se dit de ne plus sourire de la journée car non là franchement elle se sentait peu ragoutante. Finalement elle se détestait comme toute bonne femme qui se respecte ce qui lui redonna confiance en elle. Pourtant elle secoua la tête en se ressaisissant, respirant un grand coup puis elle reprit sa route.

Elle salua le policier posté devant l’entrée qui lui renvoya l’appareil avec un bref coup de tête de haut en bas, tenant son couvre-chef de la main gauche. Il semblait éprouvé par son immobilité et le passage de cette jeune femme devant lui le fit quitter sa torpeur.

Elle franchit cette grande porte mythique et s'engouffra dans un sombre couloir qui débouchait sur « L'escalier » qu'elle entrepris de monter. C'était un escalier mythique aux arrêtes arrondis et à la rampe en bois usée par les passages, là où de nombreux criminels, voyous, victimes, flics à l'ancienne avaient foulés les marches sombres en ne prétend guerre attention sur la vétusté des murs bicolores gris-blanc suintant de tâches séculaires offert par le temps. De là elle suivit le panneau « accueil » qui l'emmena à travers l'inconnu. Elle crut faire un bon saut de 50 ans en arrière, les murs jaunit par le temps se déroulèrent devant ses yeux. Ici elle n'entendit que ses pas, elle rythmait la cadence de cet instrument improvisé et se vis même clopiner à chaque changement de mesures dans sa tête. « Oh là, il faut à tout prix que je me ressaisisse ». Elle discerna imperceptiblement un brouhaha au loin mais à mesure qu'elle avançait le bruit devenait de plus en plus distinct. Oui, elle entendait le tumulte d'un service de police qui se réveille doucement....

Virginie arriva devant une immense vitre qui barrait l'accès aux locaux des professionnelles du commissariat. Il y séjournait, placé dans un endroit stratégique, une secrétaire « dernier modèle » (avec grosse lunette et maquillage fashion) trônant sur son fauteuil. Virginie jeta un rapide coup d'œil derrière cette barrière de verres et pu voir un écran de contrôle accroché en face d'un grand comptoir et une trappe fermée qui pouvait faire le seul lien entre l'interlocutrice et elle-même. La sécurité pour les salariés des lieux avait judicieusement été pensée. La femme assise dévisageât d'un air incrédule cette nouvelle visiteuse qui, au dire de sa physionomie, avait quand même toutes les attitudes d'une callipyge à rendre jalouse cette secrétaire.

- Bonjour mademoiselle, que puis-je faire pour vous ? demanda la secrétaire impassible. Sa voix presque caricaturale de la blonde écervelé Laissa Virginie quelque peu.... perplexe.
- Et bien.... je suis Virginie Leroy, lieutenant de police. Le commissaire principal Vrignaud m'a prié de venir ici pour un entretien aujourd'hui à 9h, dit Virginie avec un ton cérémonial et mielleux qui ne lui ressemblait absolument pas.

Elle remarqua qu'elle avait pris cette intonation car cette personne assise derrière sa forteresse lui semblait antipathique en tout point et qu'il lui fallait faire un effort surhumain pour pouvoir tenir une conversation. Virginie se demanda en voyant de plus près cette jeune femme si elle était jalouse de sa taille de guêpe, de son visage doux surmonté de cheveux d'un blond soyeux et Vénitien ? C'était finalement sa première enquête intérieure qui se présentait en ces lieux... La secrétaire aux yeux d'un bleu profond regardait frénétiquement un agenda posé à sa droite, puit elle dit :

- Un instant je vous prie....

Elle prit le combiné de téléphone qu'elle posa négligemment entre son oreille droite et son épaule. Tout en composant le numéro de téléphone de sa main droite à trois chiffres et se dandinant sur sa chaise mobile, Virginie vit le reflet, dans les lunettes de la blonde, de son téléphone portable qu'elle tenait de la main gauche. Au moins elle est capable de travailler et d'envoyer des sms en même temps, se dit Virginie.

- Ouais allo commissaire, une certaine Stéphanie Leroy demande à vous voir....
- Virginie, reprit elle d'un ton sec pour rectifier son erreur. Finalement elle n'était pas forcément douée pour faire plusieurs choses....

- Oui Virginie en fait, dit-elle négligemment. Ouais, ouais, ouais, d'accord, très bien !

Elle raccrocha le combiné, et Virginie vit toujours dans ses lunettes le téléphone portable où elle agitait frénétiquement son pouce sur l'écran tactile. Elle pu ainsi lire la dernière phrase qui suit « ...groniasse qui m'emmerde devant moi. Biz » qu'elle envoya aussitôt a un expéditeur que Virginie n'eu pas le temps de lire. La lecture inversé ou dans un miroir était familier pour elle ce qui visiblement l'aida grandement dans cette deuxième enquête : « Où est ce que je suis tombée bordel ! »... Cette nouvelle rivale reprit la parole :

- Le commissaire vous attend dans son bureau, c'est le 6^{ème} bureau à votre droite.

Elle fit un geste négligent de la main vers sa gauche pour lui montrer une direction approximative.

- Merci. Par contre le mot « grognasse » s'écrit sans le I, j'espère que vous ferez attention la prochaine fois, réprimanda a haute voix Virginie qui n'avait visiblement pas la langue dans sa poche.

La secrétaire resta bouche bée quand elle lui tourna les talons, la fonctionnaire aux lunettes avait en tout point et largement sous-estimé la capacité d'observation de la visiteuse et elle en paya le prix d'une honte car elle regarda en tout sens pour voir si personne n'avait surpris sa conversation.

Ce couloir, beaucoup plus petit que les autres qu'elle avait dû traverser auparavant desservait une multitude de portes ouvertes. Chaque passage entrouvert présentait de larges ouvertures transparentes en leur centre, laissant apparaître quelques fonctionnaires qui, assit devant leurs ordinateurs franchement dépassés, étaient rivés sur leurs petits

écrans. Des dénominations sur chaque pièce ainsi présente se démarquait sur les portes, inscrites sur des plaques dorées. Ainsi elle pu lire « Lieutenant TALIRAND Michel, Brigade de police » ou encore « Commissaire JACQ Catherine, brigade des stupéfiants». La 6^{ème} porte, que madame superficielle avait bien nommé, était la seule fermée. Elle lu la plaque qui étincelait : « Commissaire divisionnaire VRIGNAUD Jean, Brigade de police ». Elle se souvint de son cours sur les commissaires principaux : c'était un gradé ayant fait au moins 9 années de service en tant que commissaire, donc elle avait affaire à une personne d'expérience et cette idée lui plut d'emblée. Elle observa un court instant l'intérieur de ce bureau par la vitre de la porte mais cela ne lui fit découvrir rien d'extraordinaire, sauf qu'il y avait un bureau en son centre et quelques étagères au fond remplies de dossiers entassés. Ce qui retint son regard était ce petit homme paisible assis devant son bureau, la tête penchée sur un gros dossier volumineux, feuilletant négligemment chaque page. Cet homme avait tout au plus 50-55 ans, son visage était long avec un nez aquilin. Ses cheveux grisonnant étaient clairsemés en haut de son crâne. Il avait le regard sévère et ses petits yeux cernés en disaient long sur un parcours de vie fatigant. Elle entreprit donc de frapper énergiquement sur la porte avec des petits coups secs, trois pas plus. Elle avait lu quelque part qu'il fallait dès les premières secondes d'un entretien laisser s'exprimer son caractère au travers de sa personne et de ses gestes : elle démontra ainsi son enthousiasme et sa volonté de cette rencontre...

- Entrée ! dit une voix qui semblait accaparer par d'autres activités cognitives.

Le commissaire Vrignaud n'eut même pas dédaigné lever la tête durant toute l'entrée de la jeune femme qui attendit dans un silence total sans bouger à l'entrée de la porte, attendant un signal même bref de la part de ce supérieur. Il ne vint qu'après des secondes

interminables où Virginie sentit son cœur rompre la chamade et ses tempes tambouriner tel un artiste montant sur scène.

- Je vous en prie, asseyez-vous mademoiselle....

Elle traversa le peu d'espace qui l'a séparait de la chaise et s'assit sur un vestige typique des vieux commissariats, cerclé de ferraille avec une assise en bois dur pour un sacrum si jeune.... Elle le scruta incrédule dans une immobilité qui laissait entrevoir sa désapprobation de son irrespect, celui de ne prêter aucune attention à son hôte. Son regard croisa le sien, il était d'un bleu profond et elle lu

un certain stress engendré par sa venue, mais pourquoi ? Il sorti de son tiroir un dossier où le nom de Mlle Leroy apparaissait. Il ouvra la première page et dit:

- Mademoiselle Leroy, voulez-vous avant que nous commençons un café ?
- Non, répondis-elle, mon estomac ne serait pas enclin à supporter quoi que ce soit !
- Je comprends, je comprends..... dit-il d'une voix douce et bienveillante. Passons alors directement à notre entrevue. J'ai parcourus votre dossier : vous venez de parfaire votre formation d'officier de police à l'Ecole Nationale Supérieure de la Police de Saint-Cyr-Au –Mont-d'Or...

Il releva ses yeux du document et la jeune femme fit un signe de tête pour toute approbation.

- J'ai ici et comme vous vous en doutez le compte rendu de vos 18 mois passés là-bas. Je ne vais pas passer par quatre chemins et je vais vous dire précisément le pourquoi de notre rencontre : vous n'êtes pas la meilleure de cette promotion et votre dossier est entaché de quelques égarements auprès de l'autorité qui régit les murs de cette école :

- *24 février 2014 : crache dans la cours devant le bureau du directeur adjoint*
- *10 avril 2014 : ne veut pas aller au lever du drapeau et reste prostré dans sa chambre. Dit être indisposée. Cette même journée nous l'avons retrouvé à courir dans l'officine dans le bâtiment médical 2B*
- *14 juillet 2014 : allume et lance du haut du bâtiment 1B des fumigènes récupérés durant la séance d'entraînement au sauvetage. Un feu de poubelle naissant fut maîtrisé de justesse.*
- *25 aout 2014 : syncope au milieu d'un cours de droit commun. Le médecin ne décèle aucune anomalie physiologique et ce n'est que plus tard dans la journée qu'un des élèves avoue la supercherie pour un pari fait la veille.*

Voulez-vous que je continue mademoiselle ?

- Et bien en qui concerne ce.....
- Je ne vous demande pas de vous justifier, dit le commissaire d'un ton sec, mais je vous explique que votre venu probable dans notre service à Paris est une aubaine pour vous racheter une conduite ! Nous avons sélectionné 142 dossiers pour le recrutement et vous avez été retenue pour votre profil psychologique. Vous avez toutes les qualités requises pour occuper le poste que nous vous proposons, si vous acceptez....

Elle sentit ses joues légèrement rougir, c'est vrai que cette école lui avait beaucoup plu et elle était certaine que la moitié des faits qu'elle avait pu commettre étaient inscrits noir sur blanc dans son dossier. Fort heureusement il manquait quelques frasques gradées bien secrètes.

Il est une intuition que la femme possède lui intimant l'ordre de se méfier d'une situation ou d'une personne : dans sa tête s'allumait avec vigueur un voyant rouge marqué dessus « attention, mode naïve en surchauffe ! ». Elle pris alors la parole, il fallait de toute façon se défendre après une dur attaque de se genre :

- Je ne vois pas en quoi je peux vous être utile dans une maison prestigieuse qu'est le 36. Mes notes quelques peu passables et mon caractère qui, comme vous l'avez bien décrit, inspire plutôt à la subordination me font douter de ma venue....
- Vous croyez quoi Virginie, que je suis un nigaud tombé de la dernière pluie ? Regardez-moi bien, j'ai de la bouteille dans le domaine de recrutement et je vous dis que vous êtes la personne qu'il me faut !

Il tapa le poing sur la table ce qui l'a fit sursauter. Son accès de colère permit à Virginie d'allumer une autre alarme dans ma tête : comment se faisait-il qu'un entretien se passe avec un recruteur qui se met à genou en vous suppliant de prendre le poste ? Et pourquoi l'avait-il appelé par son prénom ? Elle mit son emportement à un surmenage bien connu dans ce métier, nous étions quand même vendredi et la semaine « fonctionnariale » dans un commissariat n'est pas, or service général, de tout repos.

- Ecoutez commissaire, reprit-elle avec une voix douce, je ne comprendrai peut-être jamais vos motivations mais je consens à en savoir plus sur une éventuelle venu ici....

Il épongea son front devenu moite avec un mouchoir et repris :

- Ce que je vais vous dire à partir de maintenant resta strictement confidentielle. Je sais que le droit de confidentialité s'applique à notre métier, mais je suis sur le point de vous révéler une segmentation secrète inhérente à notre service.

Elle haussa les épaules pour toute réponse, pourquoi pas ce dit-elle. Décidemment les tournures de cet entrevu devenaient réellement atypique et elle ne savait pas à quoi s'attendre. Il reprit :

- Voyez-vous... Nous faisons partie de la BC (Brigade Criminelle) qui assure bien entendu les enquêtes sur les meurtres, attentats et j'en passe. Ce que les gens ne savent pas c'est que nous avons un autre service classé secret... la BPC (Brigade parallèle du crime). C'est une toute petite cellule qui nous est profitable, elle est régit par le commissaire Beaumont. En fait il est le seul dans cette brigade de l'ombre et il aurait besoin d'un officier....
- Pourquoi est-elle secrète ?
- Les méthodes employées sont quelques peu... différentes que celles employées d'ordinaire. Elles dérogent un peu à la tradition policière et de tout ce que vous avez pu apprendre depuis. Cette brigade est secrète car elle ne doit pas être mise à jour par des journaux à sensations ou autres tabloïdes qui se feraient une joie certaine à démonter notre état-major... et mettre en péril la sécurité de notre gouvernement et de sa réputation. Seul les gens qui travaillent ici et le ministre de la défense savent ceci. Vous comprendrez alors ma demande présente que cela reste... entre nous.

Si un tel service existait en parallèle, c'est que la méthode employé n'était surement pas très clair ! Elle imagina déjà les passages à tabac des gens en garde à vue, ou encore rentrer en effraction sans mandat, ou même dans son paroxysme se garer en ville sans ticket de parcmètre ! Elle sourit intérieurement en elle-même puis reprit la parole :

- Cela m'intrigue comme vous vous en doutez. Je saisie maintenant le sens du profil que vous recherchez. Je ne puis vous donner de réponse avant d'avoir embrassé toute la portée de ce poste....
- Eh bien, c'est pour cela que je vous ai fait venir ce vendredi, dit-il avec un soulagement à peine perceptible. Vous aurez la journée dans ce service pour vous faire une idée, ainsi vous aurez le week-end pour réfléchir et j'espère vous revoir dès lundi. Je dois malheureusement écourter notre entrevu car je dois préparer un débriefing pour tout à l'heure à 10 heures. C'est là que nous nous reverrons. D'ici là rejoignez l'accueil où vous demanderez le bureau du commissaire Beaumont.
A tout à l'heure.

Il replongea dans ses gros dossiers mais au préalable il rangea soigneusement le dossier de l'officier dans son tiroir. Elle voulut lui poser d'autres questions mais Elle se retint et sortie discrètement vers sa nouvelle copine qui attendait les visiteurs.

- Pourriez-vous me dire où se trouve le bureau du commissaire Beaumont ?
demanda-t-elle une fois arrivé devant le comptoir.
- Vous prenez l'escalier derrière vous et descendez au sous-sol ensuite se sera la deuxième porte à gauche...
- Vous plaisantez, au sous-sol ?

Au vu de la tête de la secrétaire, qui se nommait Catherine car à cette instant elle laissa entrevoir un magnifique badge épinglé sur son tailleur, elle ne semblait ne pas plaisanter du tout. Alors Virginie se mit en route vers ce fameux sous-sol qui bientôt sera son quotidien....

Chapitre 2 : Charles Beaumont, première rencontre

Vendredi 5 juin 2015, 9h32

Virginie ouvrit la porte anti coupe feux inhérents aux doubles portes de sortie de secours et se retrouva dans un escalier sombre. Son cœur s'accéléra et un petit frisson d'effroi remonta dans son coup, l'a projetant dans son enfance et la peur immodéré du noir. Elle appuya sur un interrupteur mural cerclé d'une diode rougeoyante ce qui permit d'éclairer faiblement se passage obscure tandis que son imagination commençait à déborder. C'était comme l'entrée en en enfer de la divine comédie de Dante où elle se figurait les pires choses qui l'attendaient en bas. Un escalier en colimaçon semblable à un passage vers une crypte entachait la couleur des lieux car cela semblait totalement incongru avec l'architecture du bâtiment. Arrivé en bas, Elle rouvrit un autre accès qui débouchait sur un couloir déjà éclairé. La deuxième porte était ouverte, elle y frappa et attendit....

- Bonjour Mademoiselle !

Cette voix venait pourtant de la pièce mais à part un bureau, une chaise et des murs remplient de coupures de journaux et de portraits, elle n'y vit personne. Son cœur recommença a cogner de plus belle.

- Je vous en prie, avancez-vous vers le bureau.

Elle exécuta cette consigne et avança vers le bureau. Bientôt son pied heurta des journaux et autres papiers. Elle s'aperçut que l'endroit en était recouverte avec également des ouvrages a moitié ouverts de-ci de-là . Comment n'avait-elle pas pu le voir, elle qui avait pourtant le sens aigu de l'observation ?

- La peur, mademoiselle, occulte tous les sens et c'est pour cela qu'il faut se débarrasser de ce fâcheux affect !

« Pourquoi cette voix me dit cela ? Est-ce un en lien avec ma pensée ? Pure coïncidence sans doute...se dit la nouvelle venue dans cette endroit exigü et sordide.

Elle avança précautionneusement jusqu'au bureau et pu enfin voir d'oü venait la voix : blottit à demi sous le bureau et en tailleur, un jeune homme l'a scrutait intensément... Elle appliqua le même procédé qu'elle avait entrepris avec le commissaire Vrignaud, à savoir : attendre que son interlocuteur prenne la parole. Sachant que c'était de coutume en ses murs et en attendant, elle balaya la pièce du regard : les murs étaient effectivement recouvert de journaux, mais les titres « meurtres en séries » « le tueur récidiviste » « l'attentat dans le métro » n'étaient visiblement que l'intérêt de cet homme... Son regard d'attarda sur un manteau posé négligemment sur une chaise près de la porte. C'était un manteau mi- long de couleur sombre qui visiblement se croisait... genre début XXème siècle mais comment cela s'appelait ?

- Une redingote mademoiselle ! c'était un vêtement très prisé par nos arrière – arrière parents.

Cette fois-ci, deux coïncidences coup sur coup l'a firent tressaillir ! Ce n'était pas possible à moins qu'il possède un pouvoir de lire dans ses pensées ? Elle n'avait pas dit un seul mot de ce qu'elle pensait mais malgré tout cet homme lui répondait comme si il savait... Elle demanda d'une voix tremblante :

- Comment avait vous fait pour.... Pour savoir ce que je pensais ?
- Je n'ai nul pouvoir télépathique rassurez-vous ! Cependant au fil de mon existence j'essaye d'aiguiser mes facultés de déductions. Ainsi quand vous êtes rentrée dans

la pièce et après avoir heurté un journal, votre regard en disait long sur votre surprise. Je sais pourtant que vous avez des facultés d'observations au-dessus de la moyenne. Ne pas voir une chose aussi grosse, comme son nez au milieu de la figure, n'est la cause que de deux sentiments : l'Amour ou la peur. Le premier est peu concevable en cet instant, le second est tout trouvé ! Je vous ai alors dit que c'est à cause de la peur que l'on occulte les détails. Quand votre regard s'est porté sur ma veste, deux éléments m'ont sauté aux yeux. Tout d'abord votre léger haussement de sourcil gauche a marqué votre vif intérêt. Puis vos yeux ont vacillé plusieurs fois de gauche à droite comme si vous recherchiez dans votre zone de mémoire sémantique un souvenir ou un mot.... Voilà ce n'est pas plus compliqué que cela.

Elle sentit sa mâchoire se crispier et pendre une hébétude tout au long de son discours. Jamais une personne ne l'avait si impressionné dès les premiers instants !

C'était un homme d'une trentaine d'année avec la barbe de quelques jours. Il portait les cheveux châtain mi long brillant et bien coiffé. Son teint était pâle et son regard d'un vert émeraude semblait franc et perçant. Il paraissait d'un autre temps car il portait une chemise blanche à manchette par-dessus laquelle une veste sans manche noire brillait d'une texture synthétique. Des baskets venaient parfaire le genre, contrastant avec son pantalon de tissus noir chic.

Quand il se mit debout en un rien de temps, elle pu voir qu'il était grand et élancé.

- Enchanté mademoiselle, je suis le commissaire Beaumont mais vous pouvez m'appeler Charles. Voilà plusieurs années que Jean, pardon le commissaire Vrignaud me cherche une coéquipière et cela n'est pas de tout repos pour lui. Il

s'en ai visiblement tiré les cheveux faisant apparaître une calvitie plus précocement... Il a bien évidemment omis de me dire votre venu mais je le sais bien sûr par d'autres informations et recoupement. Ainsi j'ai visé juste. Il a dû vous expliquer sommairement durant votre entrevu quelques points importants de mon travail ici, n'est-ce pas ?

- Euh oui, il m'a dit que vous étiez dans la confidentialité de votre service et que vos méthodes n'étaient pas.... Comment dire ? en accord avec le protocole en rigueur.

Il ria de bon cœur en rajoutant un « sacré Jean ».

- Mes méthodes ? disons une mise aux placards pour ne pas ébruiter un commissaire frappadingue ! Je résume mademoiselle pour ne pas faire perdre votre précieux temps : on m'a mis dans cette joule (ou plutôt au sous-sol) car je suis comme un secret de famille, c'est-à-dire que personne n'en parle et on essaye de l'oublier. Sauf que comme lui je fais résurgence et je suis indispensable pour pérenniser la stabilisé ou la déchéance. On aime dire que j'ai perdu toute faculté de sentiments humains : l'amour, la compassion, l'empathie etc.... aux détriments des facultés de déductions, et d'anticipation.
- De déductions et d'anticipation ? hasarda-t-elle à demander sans comprendre le lien.
- Deux éléments capitaux à travailler, je vais vous faire une démonstration et vous serez grés de m'arrêter si quelque chose vous semble erroné.

Elle le regarda incrédule s'approcher d'elle et s'asseoir sur une arrête de son bureau. Que voulait-il lui pondre encore d'extraordinaire ? Il reprit :

- Votre démarche et votre posture vous fait paraître d'une haute société bourgeoise avec sans doute une enfance heureuse et sans le manque. Cependant votre absence de maquillage vient ternir cette posture et je pense que vous voulez la cacher. Malheureusement le corps ne ment jamais ! De cette cassure je suppose que vous êtes rentrée en conflit avec vos parents durant l'adolescence, moment profitable pour toute émancipation. Votre caractère « au-delà » des limites conventionnelles découle aussi de ce conflit et vous pousse à la confrontation. Vous avez cependant dans vos traits et votre langage la marque d'une personne érudite par la lecture. Sans doute vous êtes-vous passionnée à ce moment-là pour les romans policiers. Votre sens de l'observation jusqu'ici me fait dire que vous avez trop regardé les films et séries américaines sur les enquêtes. Je parle de votre manière de balayer la pièce du regard et d'apporter votre attention sur tel ou tel objet en premier ou pas : votre manière est typique de ce que l'on voit sur nos télévisions. De là découlerait sans doute une envie soudaine de faire partie de la police pour élucider des meurtres avec toute la technologie possible des séries. Navré de vous décevoir, la réalité est toute autre... Je pourrais tisser bien d'autres déductions sur vous mademoiselle !

Il n'est nullement nécessaire de vous dire qu'à cet instant l'esprit de Virginie se détachait de sa tête pour la laisser dans un trou béant noir ou ses pensées ne faisaient plus surface. Elle resta tétanisée voulant pourtant de tout son cœur prendre les jambes à son coup. Elle avait envie de boucher ses oreilles mais elle voulait encore écouter car fascinée. Voilà le méandre de contradiction qui la tourmentait...

- je vais vous faire maintenant l'apologie de l'anticipation : je serais à même de vous donner la date de vos mensurations d'un simple regard mais ce qui me frappe

en premier est votre soutien-gorge. En effet celui-ci d'un bonnet plus grand que votre poitrine me démontre que votre pré-menstruation ce déroule avec un gonflement du sein qui doit en être douloureux, d'où un bonnet plus grand pour plus de confort ! je certifie que vos règles apparaitrons la semaine prochaine et non....

Il prit subitement le poigné de la main gauche de sa consœur et le serra avec vigueur. Il venait tout juste d'arrêter le bras de Virginie avant même que l'impulsion de ses neurones moteurs parvienne à sa main car son cerveau avait déjà intimé et planifié l'ordre d'une magistrale claque à son égard. Il arrêta le geste avant qu'il est pu se produire, étant finalement un réflexe d'autodéfense de la part de Virginie... un trop plein émotionnel l'a submergeant. Il avait aussi déduit qu'elle était gauchère...il reprit :

- Et non mademoiselle il est inutile de lever la main sur moi car j'ai anticipé votre réaction et l'ai contrecarré avant qu'elle survienne. Il faut dire aussi que je vous y ai amené....

Il lâcha sa main et lui tourna le dos pour finalement aller s'asseoir sur sa chaise.

- Vous comprendrez aisément pourquoi je ne puis travailler avec n'importe qui.... Avant de partir, posez-vous la question de savoir pourquoi vous avez-pu suivre vos études jusqu'au bout. Il semble logique que les incidents de vos faits auraient certainement permis de renvoyer n'importe qui...

Elle était rouge de colère. Comment pouvait-on lire dans son être en quelques secondes ? Elle se sentit tellement nue.... Il lui fallait de l'air car elle étouffait dans ce sous-sol. Elle courut jusqu'en haut des escaliers sans se retourner et s'arrêta. Une larme coula sur son doux visage mais une pensée de curiosité semblait être plus fort que tout :

une chose l'a tracassait plus que tout ce que elle avait entendu : « pourquoi je n'ai jamais été renvoyé ? »

Elle reprit le couloir de la brigade criminelle et ouvra violemment la porte du bureau n°6 du commissaire Vrignaud. Le bureau était vide. « Et bien puisse qu'il veut que j'intègre la « crim' parallèle », mes méthodes seront désormais à son effigie ! » pensa Virginie.

Elle rentra et se saisit de son dossier dans le tiroir où quelques minutes plutôt le commissaire divisionnaire l'avait posé. Elle l'ouvrit et pu voir en premier une lettre du commissaire Vrignaud à la date de son entrée dans la formation d'officier. Elle était adressée au directeur de l'Ecole Nationale Supérieure de la Police.

« Cher directeur,

Voilà bientôt 8 ans que je scrute les dossiers de chaque candidat officié : je suis en mesure de vous dire aujourd'hui qu'une élève a retenue vivement mon attention.

Je vous serais grès de me faire parvenir continuellement par écrit les faits et gestes de Mlle Leroy Virginie. Vous allez devoir usité de votre patience et de votre intelligence pour qu'elle puisse mener à bien sa formation. L'objectif est qu'elle puisse intégrer notre service.

Cordialement, Commissaire principal Vrignaud, Brigade de police de Paris »

Il s'en suivit des lettres écrites du directeur faisant acte des frasques de cette élève indisciplinée à l'Ecole. A chaque fois il se tirait les cheveux et s'offusquait du déshonneur pour cette prestigieuse école et implorait son renvoi. Il y a avait alors toujours une réponse

du commissaire Vrignaud invoquant l'appui du ministre de la défense et de son influence si une telle chose se produisait. Il évoquait alors les qualités de patience et de persévérance qu'il devait faire preuve.

La jeune femme avait déjà lu le compte rendu d'étude que le commissaire Vrignaud avait commencé à lire tout à l'heure lorsqu'elle se rendit bien compte que toutes les bêtises qu'elle avait pu commettre étaient répertoriées, devant avouer qu'elles y étaient vraiment toutes... Ainsi avait-elle été surprise quand elle avait mis le feu à la voiture personnelle d'un technicien qui s'était moqué de ses rondeurs ! Cela n'apparaissait pourtant nul part dans les papiers officiels. Le directeur de l'école faisait état des méfaits et les transmettaient au commissaire Vrignaud qui lui jugeait s'il fallait le divulguer ou le tenir en secret... Mais pourquoi ?

Une boule de chaleur se fit sentir dans son ventre, elle bouillonnait littéralement en son for intérieur et, piquée au vif, une curiosité malsaine mêlée de vengeance emplirait tout son cerveau. Il fallait découvrir pourquoi toute cette mascarade pensa la jeune femme mais il lui fallait également ravalier sa fierté et mener sa propre enquête ici ! Elle sortit du bureau s'arrêta sur le pas de la porte. Dans la fureur où elle avait déboulé dans le bureau de son supérieur, elle n'avait prêté guère attention à savoir si d'autre personne était là. Elle fut surprise de voir les autres bureaux vides mais elle se souvint qu'à 10 heures s'effectuait une réunion de la semaine et que la pendule mural du fond du couloir annonçait 10h10 j'entendis que l'on parlait au fond de ce couloir. Elle revint à l'accueil où la blonde, sans un mot, lui montra grande ouverture derrière elle. Virginie entra dans cette salle de réunion et déboula sans frapper où déjà une vingtaine de policier était massée devant le commissaire Vrignaud qui s'arrêta net dans son discours et l'a fixa d'un air bienveillant.

Chapitre 3 : première affaire

Vendredi 5 juin 2015, 10h12

- Vous voyez bien que j'avais raison ! dit une voix au fond de la pièce.

C'était Charles qui se balançait sur une chaise à l'écart des autres. Un murmure parcouru la salle. Mademoiselle Leroy s'avança fébrilement et s'assit à côté de lui, qui la regarda avec un sourire de satisfaction. A côté de lui vint aussi s'asseoir Catherine la secrétaire mais elle avait quelque chose de changé. Elles se regardèrent avec insistance et Charles chuchota à Virginie qu'il expliquera tout ça plus tard. Le commissaire Vrignaud prit la parole :

- Je vous demande donc d'accueillir l'officier Leroy qui vient ce jour dans le service de Beaumont.

Un nouveau murmure s'éleva de la salle. Les regards allaient cette fois-ci sur Charles qui ne broncha pas d'un cil.

- Je reprends, fis le commissaire Vrignaud. Nous avons cette semaine pu démanteler un réseau de prostitution avec des filles provenant des pays de l'Est. Deux mois pour arriver au cerveau de la bande ! enfin en tout cas Monsieur Berlovsky est en garde à vue depuis hier soir et aux vues des chefs d'inculpation retenus contre lui, il va avoir le temps de réfléchir !

Un vent de soulagement parcouru l'assemblée. Visiblement beaucoup de policier se sentaient satisfait de cette information. « Mais pourtant ils savent très bien qu'untel sera remplacé par un autre » se dit amèrement Virginie.

- Un cas d'homicide « piéton contre voiture » sur la voie publique avec délit de fuite nous a pris la journée de mardi ! jusqu'ici nous avons que peu d'indices...

Il leva son regard quelques secondes sur Charles mais rien ne se produisit. Il semblait que le commissaire attendait de la part de son collègue une réelle attention. Charles, droit comme un piquet, ne silla pas d'un pouce et resta absorbé par ses chaussures qu'il glissait sur le vieux parquet de cette vaste salle. Un nouveau moment de chuchotement empli les quatre murs vétustes d'un blanc délavé.

- Nous avons eu aussi un homicide des plus sordides, ce matin. C'est une affaire de drogue avec une transaction qui a mal tourné. En effet la victime qui se trouve être le dealer s'est pris 8 coups de couteaux par son client qui a été appréhendé.

La même scène se reproduisit : le commissaire leva ses yeux vers son collègue qui était toujours assis sans bouger.

- Enfin nous avons eu six cas de suicides dans la capital : deux pendaisons, une personne qui a mis fin à ses jours dans sa voiture avec les gaz d'échappements, deux défénestrés et une mort par noyade.

Charles tressaillit et s'agita sur sa chaise avec une excitation palpable. Il prit la parole :

- Un cas très intéressant l'histoire de la voiture.... Puis-je voir le dossier ?
- Oh, il ne vous apprendra rien de plus de ce que je vous ai dit. C'est une personne qui possédait un modèle de Citroën deux chevaux et qui a calfeutré toutes les ouvertures de son garage puis a démarré sa voiture. Nous avons toutes les preuves d'un suicide Charles. Le dossier est bouclé cet après-midi même !
- J'adore les deux chevaux ! dit Charles d'un ton ironique mais visiblement personne n'eut envie de se joindre à cette boutade.

Le commissaire tendit le dossier à Charles. Celui-ci bondit hors de sa chaise et sortit de la salle. Il revint quelques secondes après et dit en regardant sa nouvelle coéquipière :

- Alors mademoiselle vous venez ou pas ?

Puis il partit d'un bon pas, Virginie le suivit tant bien que mal jusqu'à son bureau au sous-sol. Là-bas il s'affala sur la chaise de son bureau et ouvrit le dossier.

- Intéressant voyez-vous mademoiselle ! Pourriez-vous lire ceci à haute voix, cela m'aidera à me concentrer...

Elle lu donc cette feuille tendu négligemment vers elle :

« Rapport de police du commissaire Jacq Catherine, fait le 3 juin 2015 à 15h07

----- FAITS -----

Ce matin vers 8h30 le SAMU reçoit un appel de Madame Guitry Elsa de son domicile, résidence des charmillles, 68 rue des Ormes à Montreuil pour nous signaler que son mari se trouve dans le garage inconscient dans son véhicule. Une équipe est dépêchée sur place et constate le décès de monsieur Jean Guitry à 9h15 après une tentative de réanimation.

Je suis sur place à 9h05 et constate que le garage en sous-sol d'un pavillon est recouvert de tissus blanc tendu à chaque ouverture. Il persiste un épais brouillard de gaz d'échappement. Le système de ventilation présent est complètement obstrué.

Je prends des renseignements auprès de Madame Guitry qui sous le coup de l'émotion n'arrive pas à parler et ce n'est qu'après 20 minutes d'attente qu'elle me dit qu'elle est arrivée ce matin d'une sortie avec des amis. Confirmation de plusieurs témoins. Elle dit qu'il était sous ansiolytiques et antidépresseurs depuis quelques mois dû à un

harcèlement de sa direction (il était ingénieur en automobile chez Citroën) Une plainte devait être déposée incessamment sous peu mais monsieur Guitry hésitait encore m'a-t-elle confié.

Après une rapide entrevu avec le docteur du SAMU, le corps de Mr Guitry ne présente aucune trace de coups ni de lésions. Les premiers éléments corroborent à un suicide par asphyxie. »

- Je ne vois rien de particulier qui puisse vous intéresser là sermonna Virginie d'une voix claire et avec assurance.
- Détrompez-vous, plusieurs choses m'intriguent et je dois mettre ça au clair avant cet après-midi. Que diriez-vous de faire une petite promenade à Montreuil en compagnie d'un charmant jeune homme ?
- Ai-je le choix ?

Il sourit, se leva et prit dans un placard une petite trousse bleu et deux paires de menottes dont il en jeta une en direction de Virginie qui les rattrapa de justesse. Il prit également sa redingotte puis tous deux remontèrent les escaliers. Arrivé aux portes de l'immeuble, ils prirent une petite ruelle où était posé négligemment un scooter à trois roues.

- Ne me dites pas que...
- Si, si dit Charles en ouvrant le coffre arrière et lui tendant un casque.

Le vent soufflait dans les oreilles de la jeune femme assise derrière le scooter et la chaleur du soleil commençait à taper sur le cuir de son manteau. Derrière cet engin à moteur, elle voyait défiler le décor de Paris. Charles arpentait

les petites ruelles avec assurance et ils ne leur fallurent à peine 20 minutes pour arriver devant la maison où le drame s'était joué deux jours plus tôt. C'était une charmante zone résidentielle où les constructions de maisons année 70 côtoyaient celles plus modernes. Le côté droit de la rue était accolé à un parc boisé et verdoyant où trônait des jeux pour enfants, tourniquets et toboggan dans des bacs à sables.

Ils s'arrêtèrent devant une maison quelque peu « bourgeoise » avec une longue toiture en ardoise. La propriété semblait bien entretenue, derrière un grand portail en fer forgé courait une allée gravillonnée vers une porte de garage. Un frisson parcouru l'officier rien qu'en pensant à ce qui s'était passé. Charles sonna sur le bouton rouge d'un petit boîtier qui arborait une lentille de caméra fixée sur ses nouveaux invités et l'attente ne fut que de courte durée.

- Qui est-ce ? demanda une voix venu de l'interphone.
- Bonjour madame, commissaire Charles Beaumont. Je suis aussi avec l'officier Leroy et nous aimerions bien nous entretenir avec vous, je suppose que vous êtes une proche parent de Madame Guitry ?
- Je me nomme Aude Salomon, sa mère oui effectivement... Malheureusement ma fille n'a pas dormi de la nuit et elle ne peut vous recevoir...

Il mit une main sur le micro de l'interphone et dit tout bas à sa coéquipière :

- J'ai reconnu une voix plus âgé et j'en ai déduit que c'était la mère de la veuve, je vous le dit avant que vous ne me posiez la question....

Il me fit un clin d'œil et continua la conversation avec la dame.

- Ce n'est pas grave, je voudrais également voir l'intérieur du garage. Vous comprenez nous devons clôturer le dossier cette après-midi et il nous manque quelques détails pour le faire.
- Très bien... je vous ouvre ! grommela une voix qui respirait l'agacement de cette visite impromptu.

Un cliquetis métallique fit comprendre aux visiteurs que le portail pouvait dorénavant les laisser entrer. Après quelques dizaines de mètre du chemin dallé en forme de S, ils voyaient distinctement le perron richement ornementé d'angelot tout autour du cadran de l'entrée. « Ah ça pour être d'un goût douteux... » pensa Virginie mais elle fut sortie de sa réflexion car la porte s'entrouvrit en même temps qu'ils arrivèrent sur le pas de la porte pour frapper. Une dame d'un âge certain leur ouvrit. Elle était habillée négligemment et ses yeux bouffi laissaient à penser que le drame dans cette demeure l'affectait au plus haut point.

- Pardonnez-nous de venir vous déranger mais vous comprenez ... nous devons fournir un maximum de détail... dit Charles
- Je comprends, mais comme je vous disais Elsa est endormie... La sépulture aura lieu cet après-midi à 15h30 et je préfère la voir se reposer avant d'affronter le dénouement de ce drame.

Elle ouvrit la porte et les laissa entrée dans un hall luxueusement décoré. Il y avait un lustre de cristal attirait l'œil novice en ces lieux et un miroir rond à gauche avec des dorures reflétant à sa droite un grand salon. Tous trois avancèrent jusqu'à celui-ci, il y avait dans un coin un magnifique piano à queue Steinberg et tout près de là une cheminé où les cadres familiaux s'exhibaient. Charles alla vers ses photos et les examina avec

attention. Au milieu prônait un grand cadre où de jeunes mariés tous souriants posaient à côté de leurs familles.

- Elsa à une sœur jumelle ? Vous êtes originaires de la Russie ? demanda Charles
- Oh oui, Tatiana et Elsa sont jumelles. Vous savez moi je suis né à Paris et j'ai rencontré mon défunt mari en Russie. Là-bas sont nées mes deux filles chéries. Tatiana est restée là-bas à Moscou.
- Tatiana est journaliste n'est-ce pas ?
- En effet, et vous savez que les temps sont dur là-bas, je me fais du souci pour ma fille. Je lui ai envoyé un message par téléphone pour lui annoncer la nouvelle, elle ne m'a répondu que par mail ce matin. Elle m'a dit que son téléphone est sur écoute alors elle va dans un cyber café pour me donner de ses nouvelles....

La femme ne prêta aucune attention sur la provenance des questions de Charles, sans doute pensant qu'il avait lu certaines informations dans un rapport. Mais Virginie savait pertinemment que non, elle avait lu le dossier et elle ne comprenait toujours pas comment il pouvait déduire de telles choses.... Les deux femmes attendaient les yeux fixés sur Charles qui, impassible, regardait à présent une photo avec les deux sœurs jumelles. Il prit la parole :

- Bien, bien. Pourrions-nous avoir accès au garage madame ? Je vous promets que nous n'en avons que pour 5 min. Il faut que je prenne le numéro de série du véhicule... vous savez, pour le dossier....
- Oui je comprends. Excusez-moi mais je ne pourrais vous accompagner car j'ai des coups de fils à passer et ce lieu funeste...

La vieille femme leur montra une porte de la main et se déroba à ses hôtes avec politesse. L'accès au garage se faisait par le fond d'une grande cuisine d'un blanc éclatant. Virginie eut alors un sentiment de jalousie en voyant les casseroles en cuivres, le piano à 5 feux et 2 fours ainsi que tout l'appareillage et ustensiles de cuisine.... Sa plaque de cuisson électrique dans son petit studio lui paraissait soudainement misérable.

Le garage révélait manifestement le même état que deux jours plutôt car les draps blancs cités dans le rapport étaient encore tirés. Au milieu siégeait une deux chevaux blanche modèle portes papillons de 1956, dont la peinture semblait plus mat qu'une carrosserie ordinaire.

- C'est bien ce que je pensais dis Charles...
- Pensais de quoi ?
- Pas maintenant mademoiselle, j'ai besoin de réfléchir.

Il arpenta de long en large pendant plusieurs minutes toute la pièce, en poussant de temps en temps de petit cri de satisfaction. Il ouvrit la portière avant du véhicule et tripota le siège ainsi que la clé de contact. Il sortit puis ouvrit le capot. Son ouverture s'exécutait en glissant une main sous pare-chocs avant et en tirant sur un levier. Il prit son calepin et marqua quelque chose dedans. Il alla ensuite au conduit de ventilation où un sac plastique avait été mis avec du gros chatterton noir pour que le système soit occlusif. Il prit un escabeau qui traînait près de l'établi et monta pour y avoir accès. Il sortit de sa veste un petit poudrier et en étala sur toute la surface de l'adhésif avec un pinceau et émit un petit sifflement avec des yeux grands ouverts. Il descendit et mit la main dans sa poche intérieure de sa veste et en sortit la petite pochette bleue prise auparavant dans son bureau. Il l'a tendit en demandant :

- Pourriez-vous faire fonctionner ceci ?

Virginie saisie la pochette et en sortit un objet rectangulaire avec un écran à cristaux liquides au milieu.

- C'est pour quoi faire ?
- C'est un télémètre, cela sert à mesurer une pièce. Je suis un peu allergique aux nouvelles technologies, je vous laisserais donc l'utiliser. Vous serez bien aimable de vous mettre dans un coin puis de pointer le machin chose laser vers l'autre mur et me dire la valeur sur le cadran.

Elle s'exécuta et bientôt les mesures de 10.76 mètres, 7.44 mètres ainsi que la hauteur de 2.95 mètre furent inscrites dans son calepin qu'il rangea aussitôt. Elle lui retendit l'objet rangé soigneusement dans sa pochette bleue et déclara d'un ton de défi :

- Monsieur qui remet tout en question, vous serez bien d'accord d'admettre qu'il est mort à cause du dioxyde de carbone dans l'air !
- Euh... Monoxyde de carbone, ce n'est pas exactement la même chose, c'est même quelque peu plus pernicieux et impétueux. Voyez-vous mademoiselle, ces draps tirés n'étaient pas du tout dans l'utilité de se donner la mort par processus de garage hermétiquement clos. En effet comme vous pouvez le voir le véhicule possède une couche d'apprêt de peinture. On utilise ce procédé systématiquement avant de peindre un véhicule. C'est en quelque sorte de la peinture avant la peinture. Ce compresseur là-bas ainsi que les quatre pots de peinture gris acier démontrent une restauration en cours. Les draps permettent aux fines particules de rester dans la zone comme un confinement mais permettent tout à fait à l'air de se ventiler. Bien, je pense que j'ai vu ce que je voulais voir, nous pouvons y aller. En sortant il

faudra que je téléphone à la « crime » pour que le dossier reste ouvert quelques temps. Auriez-vous un téléphone portable car comme je vous l'ai dit, la technologie est pour moi... allochtone.

Virginie fit un effort de mémoire pour se rappeler ses bases de grec qu'elle avait avidement apprise quelques années auparavant car le mot « allochtone » ne lui rappelait rien du tout. Elle décomposa le mot en quelques secondes et pu sortir *allos* qui voulait désigner « étranger » et *chthonos* « la terre ». Littéralement « la terre étrangère » puis son contraire lui parut à présent limpide : autochtone, la terre d'ici.

- Et pourquoi ? hasarda Virginie.
- Les machines sont faites par les hommes, ce sont les hommes qui m'intéressent, pas les machines. J'ai tellement d'addictions dans la vie qu'il me serait pénible dans avoir un autre avec le téléphone....

Il ria, d'un rire franc mêlé quelque peu d'amertumes. Ils reprirent le même chemin pour sortir non sans avoir prévenu la vieille dame qui était assise sur un fauteuil le combiné à la main et les yeux rougis d'émotions. Une fois dehors Virginie tendit le téléphone mais il refusa de le prendre car manifestement il ne savait pas s'en servir. Elle se dit que c'était là une aversion totale aux progrès. Ils marchaient dans l'allé quand elle composa le numéro qu'il dicta et cette fois-ci le téléphone fut pris par Charles qui exposa la situation à son collègue à l'autre bout du fil :

- Après un bref aperçu de cette affaire, je mettrais en doute la thèse du suicide. Beaucoup de détails me paraissent à « retravailler ». Comment ? si ce n'est pas un peu une lubie de ma part ? Oh si certainement, c'est un peu ma spécialité. Je me refuse donc à clôturer cette affaire tant que je n'ai pas éclaircie ce puzzle !

Il retendit l'appareil et Virginie ne put s'empêcher de mettre le téléphone à son oreille : une vague ininterrompue de jurons émanait du cellulaire et après quelques secondes elle jugea mieux de raccrocher.

- Et bien Mademoiselle, il est peut-être l'heure d'aller déjeuner car je vois que l'heure tourne, je suppose que vous avez faim ?
- Ah ah très drôle, vous avez entendu un gargouillis sans doute...
- Non, votre teint pâli de minute en minute, votre front devient moite et vos yeux ne si fixent plus trop où ils voudraient. Bien sur ses symptômes sont a minima et presque imperceptibles, vous n'êtes pas en train de faire un malaise !

Elle ne dit mots et ils reprirent le scooter garé devant la demeure. Il démarra et Virginie eut soudain envie de lui poser des questions mais Charles utilisait la manette des gaz à chaque fois qu'elle commençait à ouvrir la bouche, voulant lui crier par-dessus son épaule pour qu'il entende. Il lui fit un geste de la main vers la partie inférieure de son casque et l'invita à en faire autant. C'est ce qu'elle fit mais elle recommença à vociférer un « Hey OH ! » à travers son casque quand tout à coup une voix en stéréo lui parvint dans à l'intérieur en annonçant :

- Inutile de crier mademoiselle, je vous entends parfaitement dans ce casque. Oui j'ai installé en prévision d'avoir une personne derrière mon dos un système de radio. Enfin j'ai demandé à ce que l'on m'installe cette chose. Toujours est-il et je vous demande une grande discrétion dans votre prochain mouvement mais vous aller observer la deuxième fenêtre en partant de la droite de la maison...

Elle s'exécuta le plus discrètement possible. Elle ne vit qu'une grande fenêtre ainsi que des rideaux brodés à l'intérieur qui étaient tirés.

- Je ne vois rien ! Dis-elle.
- Et bien pas plus tard que quand nous nous sommes installés sur le scooter, un visage blond fit son apparition subrepticement derrière le rideau gauche. Elle a tiré le rideau de la main gauche, c'est une gauchère...
- Et alors ?
- Alors d'après les photos posés sur la cheminée la veuve est droitère...
- Ca n'explique pas qu'une personne droitère peu utiliser également sa main gauche !
- Vous avez certainement raison...

Ils repartirent donc sur les routes en directions du périphérique. Peu avant de s'engouffrer dedans, un feu tricolore se mit au rouge et Charles posa pied à terre.

- Je voulais vous poser des questions quand ont étaient justement dans ce salon, comment avait vous fait pour déduire tous ces détails ?
- Et bien...

Un scooter avec deux jeunes les dépassa et frôla le bras gauche de l'officier. La machine offrant un bruit a réveiller tout le quartier s'arrêta juste en première ligne du feu et le conducteur fit vrombir de plus belle son bolide qui semblait belle et bien trafiqué vu les décibels qui en émanaient. Le jeune positionné derrière sauta d'un bond à terre et agrippa la poigné de la portière du véhicule de gauche. Il ouvrit aussitôt la porte et lança ses deux jambes violemment à l'intérieur en se tenant à la portière. Avec les vitres teintées du véhicule qui était une grosse berline allemande, Virginie ne put voir sur qui ou quoi le coup avait été porté mais vu l'onde de choc de l'impact sur l'assaillant, elle pria pour que

personne n'en fut la cible. Le jeune s'engouffra dans le véhicule et ressorti un sac à la main puis enfourcha le scooter où son acolyte l'attendait. Ils repartirent en toute hâte.

Cela ne dura que quelques secondes, Virginie resta pétrifiée le souffle coupé mais elle se ressaisit rapidement et cria dans le casque :

- C'est un car jaking !!!!! foncez Charles il faut les rattraper !!!

Charles n'obtempéra pas aux allégations de sa passagère, d'ailleurs elle se rendit compte qu'il ne fit aucun mouvement depuis cette scène. Il attendit que le feu passe au vert et repartit tranquillement puis tourna à gauche.

- Ils sont partis tout droit ! où allez-vous il faut les retrouver !

Elle hurlait à tue-tête mais rien ne fit. Charles éteignit la réception de son casque et fila presque dans la direction opposée. Elle se débattit derrière mais il resta impassible à ses appels, surtout quand elle essaya de taper sur son casque avec le siens. Il s'arrêta dans un coin d'un immeuble au bout de cinq minutes, descendit du véhicule et alla chercher un morceau de palette en bois qui traînait par terre puis se posta dans l'angle en attendant. Déjà on entendait au loin un vrombissement de moteur 50 centimètres cubes venir dans leur direction. Charles était adossé au mur tranquillement l'air de rien, en balançant négligemment ce bout de bois qu'il tenait de la main droite. Le bruit se rapprochait et Virginie vit Charles faire face à cet engin. En un éclair et avec un geste souple, précis et rapide il jeta le bout de bois au travers de la roue avant du scooter qui se bloqua. L'engin se cambra comme si la roue avant avait été plantée dans le bitume. Bientôt deux corps fut projetés par-dessus le guidon et roulèrent sur la route. C'était les deux jeunes que nous avions vu.

Charles demanda à sa compère d'appeler des renforts et 2 minutes plus tard ils étaient sur les lieux. Pendant ce temps Virginie alla voir les deux jeunes à terre, ils semblaient ne pas avoir de blessures graves et Virginie les menotta avec l'aide de Charles.

- C'est ça vos méthodes d'arrestation chef ? Curieuse façon d'appréhendé des délinquants.... s'offusqua la jeune brune.
- Ne restons pas là Virginie, quand le quartier apprendra la nouvelle, on sera en danger.

Il l'avait appelé Virginie. Sur le moment elle n'avait pas prêté attention à ce détail mais peut-être que dans des moments d'intenses émotions il savait faire preuve d'attachement. D'autant plus qu'elle n'aimait pas quand il l'appelait « mademoiselle » bien qu'elle était certaine qu'il s'en délectait.

Il alla parler aux policiers quelques instants en leur montrant son badge de police puis il revint vers son scooter. Bientôt le scooter à trois roues disparut avec ses deux occupants.

Charles rouvrit son micro toute en slalomant entre les voitures.

- Jouons aux énigmes mademoiselle...

« Ca y est ça recommence ! n'a-t-il pas assez l'air énigmatique comme ça ? » ce dit Virginie avant de répondre avec un soufflement en fin de phrase :

- Allez-y...
- ... par quel heureux hasard je suis parvenu à déduire leur parcours ?
- Je ne sais pas, vous les connaissez ?

- Pas personnellement non, ils sont sans doute fichés pour petites délinquances et se sont probablement des récidivistes.

Elle énuméra à haute voix les possibilités :

- Ce n'est pas le scooter, c'est une marque standard et il n'y a rien qui peut le différencier. Ce n'est pas non plus les vêtements qui n'ont aucuns signes distinctifs.
- Vous brûlez, c'est bien la piste du signe distinctif !
- Les chaussures ?
- Non
- Le casque ?
- Non plus
- Alors ?
- Alors quoi ? vous abandonnez aussi facilement ?
- J'ai faim et je n'ai pas envie de plaisanter !
- Très bien. Le jeune qui porta le violent coup dans le véhicule, et bien au moment où il s'appuyait sur la portière j'ai vu un bref instant son tatouage sur l'avant-bras droit. Je me suis souvenu que chaque gang avait un signe distinctif, une sorte de carte de visite. Un serpent enroulé qui crache du venin, voilà le tatouage qui paraissait. Vous connaissez l'expression des jeunes « avoir le seum » ?
- Oui
- Et bien c'est de l'arabe, avant de dire que l'on est « vénère » dans le langage des pubère de ce bas monde, l'étymologie vient du mot arabe « venin ». C'est donc le gang des seums, qui sévit dans le quartier que nous avons quitté. De ce fait il

n'était nullement difficile d'appréhender ces jeunes de manière... certes.... Brutal mais efficace.

- Je vois...
- Revenons à notre affaire, vous avez sans doute remarqué mes allégories sur 2 détails qui ont leur importance en observant les photos : le premier c'est que les sœurs jumelles sont natives de Russie. Cela a été simple de le déduire car une des deux femmes portait un sac pastique de l'épicerie Elisseïev qui se trouve là-bas. Ensuite Tatiana est journaliste, sur une autre photo elle se présentait avec un appareil photo type Zenit 3M, prisé par le métier journalistique en pays soviétique il y quelques années ; car très maniable, peu rapide mais discret.
- Comme vous dites ce ne sont que des détails. Et puis comment vous savez tout ça ?
- Lectures, voyages, rencontre...Ah voilà nous sommes arrivés !

Virginie n'avait pas remarqué qu'ils étaient arrivés devant un restaurant. Le scooter fut garé devant l'établissement. Ils pénétrèrent dans ce lieu où exhalait une merveilleuse odeur de nourriture qui mit à mal l'estomac de Virginie et prirent place devant la baie vitrée qui offrait le paysage merveilleux de passants qui a leur tour, les regardaient avec le même ahurissement, perdus dans leurs pensées. Un pianiste jouait au fond de la salle des standards de jazz. Le restaurant était chic, avec des lumières tamisées murales qui éclairaient un plafond orné de rinceaux d'un goût antique. Une moquette rouge parcourait les allées et les tables rondes étaient agrémentées de 3 verres et d'une multitude de couverts dont la jeune femme n'était à l'évidence aucunement familiarisée sur leurs utilités ni sur leur ordre d'utilisation.

Chapitre 5 : Premier Flash-Back

28 juin 1985 : 16h45

Un petit enfant avec un lourd cartable avançait d'un bon pas sur le trottoir. Il devait avoir 10-11 ans et sa physionomie svelte contrastait avec son lourd et encombrant bagage sur son dos. Il était d'une pâleur extrême et sa peau était d'une blancheur éclatante. Il regardait par terre, perdu dans ses pensées.

Quand il leva les yeux il s'aperçut que son chemin passait irrémédiablement devant un groupe de jeunes adolescents qui stationnait devant un immeuble de banlieue. Ils étaient aux nombres de six, dont une jeune fille au milieu qui gloussait et se frottait sur un des jeunes. Celui-ci ressemblait au caïd de la bande, il avait un perfecto noir en cuir brut et une coupe de cheveux tirés en arrière. Sa mâchoire proéminente laissait présager un taux de testostérone important et donc une musculature qui en découlait. Le petit garçon avait déjà lu dans un livre les parades nuptiales des animaux : la femelle déployait sa gorge comme pour offrir son assentiment tandis que le mâle s'évertuait à tenir une position qui maintenait saillant ses muscles et son poitrail. C'est ce que le jeune enfant observa, pointant des ressemblances similaires avec le monde animal et humain.

Plus que 20 mètres, son cœur battait à tout rompre, guettant un signe anormal d'agressivité. Plus que 15 mètres, visiblement ils étaient occupés à écouter le chef de la bande qui s'était maintenant relevé de l'escalier où il était assis, mimant une scène de bagarre. Plus que 10 mètres, la fille recommençait à glousser avec des yeux brillants de désires pour son compagnon. Plus que 5 mètres, le petit enfant coupa sa respiration comme si cela aurait eu un impact sur sa furtivité et accéléra le pas la tête légèrement penchée en avant.

L'enfant passa à leur hauteur et garda les yeux rivés sur le sol. Il fallait à tout prix leurs montrer qu'il était soumis dans son attitude et qu'il ne lèvera en aucune circonstance les yeux vers eux qui aurait pu signifier de la défiance et de l'affrontement.

- Hep toi là-bas ! cria le plus grand des six.

Aucune chance d'en échapper se dit le petit garçon. Il se rappela avec amertume qu'il n'avait pas mangé depuis le matin et que ses forces pour prendre ses jambes à son coup seraient vaines et médiocres. De plus le cartable lui ôterait tout départ rapide ; son inertie et ses mouvements ralentiraient considérablement la course. Que faire ? Tous les paramètres furent étudiés en une fraction de secondes dans la tête du gamin. Une seule concordait avec ses facultés actuelles : l'intelligence. Il s'arrêta donc net et se retourna vers le groupe qui à présent le regardait d'un même œil avec curiosité.

Un rictus parut sur le coin de la bouche du chef de la bande puis il s'avança vers l'enfant en parlant plus fort que d'ordinaire pour bien se faire entendre des autres :

- Alors comme ça on rentre chez sa moman ? qu'est-ce que tu as dans ton cartable ?
- Rien monsieur....
- Vas-y file le moi pour que je regarde !
- Non ! non ! non....

L'adolescent empoigna le cartable et le souleva d'une main. L'enfant se sentit soulevé de terre, relevant les bras pour que les anses du cartable le libèrent. A cause de ses mouvements de dégagement il ne put s'empêcher de s'affaler à terre dans une légère gerbe de poussière. Il se releva aussitôt et essaya de reprendre son bien de ses mains tendu en avant mais son agresseur le projeta violemment à terre sous les ricanements de son groupe. Le cartable était tellement rempli et bondé qu'il n'était pas fermé et le bourreau

n'eut pas de mal à verser tous son contenu à terre, sous les ricanements toujours plus dense de ses congénères.

L'enfant regarda le spectacle impuissant mais fasciné par ce jeune homme qui, poussé par un raison sociale et hiérarchique, était prêt à sacrifié les valeurs tel que la gentillesse et la compassion. Pendant que le jeune s'afférait à piétiner les livres et la trousse qui craquait sous ses assauts répétés, l'enfant chercha une solution pour sortir de là. Il mit toutes les forces en présences dans sa tête et conclu que le conflit n'était que fortement asymétrique. Il n'était qu'une petit enfant dont la force était limitée. Face à lui, un jeune qui devait avoir 16-17 ans et qui sous l'impulsion du groupe pouvait à tout moment le violenter pour affirmer sa place et amuser la galerie. « Les pulsions, les codes sociaux , tout n'est qu'animal ! Nous sommes régit par des lois que nos ancêtres les animaux avaient déjà » ce répétait intérieurement le petit garçon. ...

Il se souvint alors d'un chien dans le parc qui ayant vu un chat à quelques distances de lui s'était mis à courir frénétiquement dans sa direction. Le chat ne bougea pas d'une patte et resta assis tranquillement. Le chien, arrivé à sa hauteur fit un grand dérapage et resta planté agar a quelques centimètres du chat impassible. Quelques secondes après le chien s'en détourna, déçu que sa victime n'eut pas le comportement escompté.

« Donc je vais essayer de ne pas satisfaire son désir de me railler devant les autres » se dit le garçon. Il faut aussi que je « fasse le mort », il faut opter pour la solution du chat : l'immobilité.

Il se remit donc debout face à son agresseur qui déjà sortait tous les crayons cassés de la trousse en les rependant dans le bosquet le plus proche. Le petit garçon resta immobile

avec ses yeux rivés sur cet adolescent provocateur. Le regard perçant et accusateur du marmot mis d'instinct mal à l'aise le jeune qui lui vociféra :

- Va chercher tes crayons ptit con !

Il n'en fit rien, il garda avec assistance son regard planté dans celui de l'autre sans un clignement d'œil. Le jeune commença à perdre de sa superbe et rien que cela le mis de plus en plus mal à l'aise.

- Qu'est-ce que tu regardes morveux ? tu veux ma photo ? Je... en fait...

Le jeune opta pour la fuite, non sans avoir omis de donner un coup d'épaule à l'enfant qui ne tomba pas.

- Venez on s'en va ! il n'en vaut pas la peine !

Tout le groupe parti laissant l'enfant seul, immobile et interdit. Ce n'est que quand ils furent loin que le garçon commença à tout ramasser avec hâte puis reprit le chemin qu'il avait l'habitude d'arpenter seul.

Il arriva devant une grande tour de cité et ouvrit la porte du hall d'entrée. Là il s'avança vers l'ascenseur et appuya sur le bouton mais rien ne se produisit. Il était de coutume dans cet immeuble que l'ascenseur ne fonctionne pas, il entreprit en conséquence de prendre les escaliers. 23 étages cela faisaient beaucoup pour ses petites jambes.

Il lui fallut plusieurs pauses avant d'arriver chez lui, le dos et les jambes endoloris par le poids et le geste répété de la montée. Sa petite main droite s'accrochait désespérément à la rampe d'escalier bien trop haute pour sa taille à chaque pas. Arrivé à destination, il marqua un arrêt devant la grande porte lourde et austère du domicile à sa

mère et se dit que dehors ou dedans, il ne savait pas qu'elle endroit était le plus en insécurité....

Voilà comment pensait déjà Charles

Là où normalement la candeur devait primer

Sur la maturité d'un enfant....

Chapitre 5 : Tête à tête

Vendredi 5 juin 2015, 13h20

Charles tapotait la table avec ses doigts, perdu dans ses pensées en attendant la commande. Il avait pris un Parmentier d'oie de roi rose confit aux légumes oubliés et son invitée un steak-frites. Décidemment Virginie se sentait totalement abstrait dans ce milieu et jamais elle n'avait vu de nom de plats aussi long et aussi chers ! Une demi-bouteille de Bordeaux Château de Môle 2009 était entamée sur la table. Le pianiste commençait à jouer « Fly me to the moon » de Bart Howard avec des arpèges mélodieuses et des appoggiatures jazz laissant place aux improvisations. Virginie n'osait extirper son nouveau mentor de ses rêveries. Elle prit ce temps impartie pour retracer sa première matinée qui lui avait fait vivre d'intenses émotions : avoir été suivi et espionné depuis longtemps dans ses études d'officier, être projetée dans un service jusqu'alors inconnu, continuer sur une affaire qui lui semblait en tout point un suicide pour finir avec cette péripétie de car jacking. En moins de cinq heures elle avait été plongée dans ce que peu de gens vivent dans une vie ! Elle se mordit les lèvres pour savoir si elle ne rêv....

- Non vous ne rêvez pas mademoiselle !

« Merde ! Songeât-elle, il a dû voir mes lèvres car il me fixe. Mince comment fait-il ? il ne doit pas être facile à vivre s'il peut savoir absolument tout ! » Au lieu de montrer encore une fois un visage qui exprimait l'impuissance et l'hébétement, elle opta pour se rendre acteur de la situation. Elle n'avait que trop freiné son caractère depuis ce matin et elle écumait secrètement de n'avoir pas pu déchaîner Poséidon si cher à sa personne :

- Si j'ai bien compris on vous a créé un service pour vous car vous « dérangez » le bon fonctionnement de la brigade. Pourquoi on ne vous a pas tout bonnement viré ?

Il l'a toisa du regard puis esquissa un sourire du coin des lèvres.

- Pour mes capacités de résolutions des affaires ! si je n'avais eu que le tempérament il me semble que ma démission aurait été formulée depuis longtemps. J'ai ce don que....
- L'humilité vous connaissez ? vous croyez que lire dans les autres vous octroie une force supérieure comme si vous étiez au-dessus de tout ? Vous oubliez le principale Charles, les valeurs de l'empathie par exemple, je pari même que l'Amour vous semble étranger ! s'insurgeât la tigresse toutes griffes dehors.

Elle avait parlé si fort que lorsqu'elle se tue, les clients avaient cessé de parler et la regardaient avec véhémence. Après quelques secondes perçue un profond malaise en elle, Charles repris d'une voix calme :

- Que pourrais-je vous dire à ça ? dois-je me montrer misérables à vos yeux et vous donner l'image d'un pauvre homme pour que de la compassion naisse à mon égard ? Si c'est cela que vous désirez et bien je vais vous faire une révélation que seul Jean connaît.

Il marqua une pause et commença à jouer avec son majeur et son auriculaire sur la bague en argent qu'il portait sur son annulaire gauche. Il prit une grande respiration et continua :

- J'ai été marié, j'ai vécu 10 ans de bonheur. De cette union naquit un petit prince. Le bonheur et l'amour était présent à chaque instant que je foulais le pas de ma

porte. Entendre les rires, pouvoir être aimé, aimer à son tour. Tout a basculé il y a
6 ans. Un soir....

Chapitre 6 : Le drame de la famille Beaumont

Vendredi 27 mars 2009, 18h38

Un soir, une voiture s'immobilisa devant une petite maison typique après avoir parcouru un petit chemin en terre. Le ciel s'assombrissait et quelques étoiles scintillantes se faufilaient entre les nuages bas qui galopaient à vive allure. Les phares de la 405 éclairaient l'habitation de plein pied où de larges ouvertures se présentaient à chaque pièce. L'air du large hivernal était frais et l'on entendait au loin le mugissement des vagues s'écraser sur la digue du port, dû à une marée montante.

Charles sortit prestement du véhicule. Il portait encore son costume d'officier de police car il n'avait pas pris le temps d'enfiler ses vêtements civils. Il relut un sms que sa femme lui avait écrit 3 heures plutôt : « *retrouve-moi dans notre château à Noirmoutier, le week-end restera dans ta mémoire ! J'ai une nouvelle à t'annoncer. JTM* ». Charles sourit étant enchanté de ces week-ends comme ça en famille ; il les affectionnait particulièrement. Sa femme Charline et son bambin Thomas d'un et demi étaient sa plus grande fierté en ce bas monde. De toute façon Charles et Charline, en outre leurs noms si proches, étaient fusionnels comme au premier jour. Charline avait accepté les facéties de son mari avec une aisance qui déconcertait Charles, tout s'enchaîna rapidement avec un mariage et la venue d'un trésor : leur fils. Il s'était pourtant imaginé une vie ascétique et solitaire mais ce projet lui paraissait tellement loin dès à présent. Il aperçut la voiture de sa femme garée un peu à l'écart du chemin dans l'angle de sa maison et au travers des volets une faible lumière lui indiqua que ses deux êtres qui partageaient sa vie se trouvaient dans le salon. Il s'avança jusqu'à la porte d'entrée avec une main tendue pour

ouvrir la porte pendant qu'il remettait de l'autre son vieux téléphone portable dans sa poche. il s'arrêta net.

L'ouverture était restée entrouverte. Avec les 2 degrés annoncées pour la nuit cet oubli aurait dû être perçu par ses occupants rapidement, d'autant plus que la chaudière ronronnait, crachant du toit une épaisse fumée.

Charles ouvrit la porte de la main gauche et porta par reflexe la main droite a son arme.

- Liline ? Tom ? vous êtes-là ?

Il traversa le couloir sans allumer la lumière. La buée qu'il expira une fois rentré lui révéla que le froid s'était installé depuis longtemps dû à cette porte entrouverte. Un instinct « de flic » se mit à fonctionner dans son cerveau ; cette intuition qu'il avait forgé et développé c'était mis en marche automatiquement. il s'arrêta un instant pour écouter : rien.

Il se plaqua contre le mur et entreprit un rapide coup d'œil dans le salon : personne. Ce n'était pas l'habitude de Charline de l'accueillir avec ce genre de plaisanterie, il était plutôt habitué à arriver dans un lieu de vie, de rire et de sérénité. La cuisine se trouvait dans le même état : austère, vide, sans vie.

Un frisson parcouru Charles, et au même instant il vit une tache sombre qui s'allongeait sur le mur gauche du couloir menant à leur chambre. Il alluma brusquement la lumière et vit ce qu'il croyait être une tâche de boue : quatre traits parallèles rouges glissaient en vague le long du mur blanc. Une voix résonna dans sa mémoire : « *je me vengerais sur ta pute de famille, prend garde connard* ». En une fraction de seconde tous ses neurones convergèrent vers un seul point : la frayeur. Une bouffé de chaleur ardente

l'envahit et son front se mis immédiatement à perler. Quand il s'élança vers la chambre en criant, tous ses membres tremblèrent d'affolement et ses mouvements se désordonnèrent. Déjà il sombrait dans une démence qui entourait un choc émotionnel intense, autorisant d'effacer toute trace mnésique vécue à cet instant.

Quand il ouvrit la porte de sa chambre avec fracas, manquant presque de se briser, il resta interdit quelques instants les yeux exorbités et le souffle coupé. Ce fut-là la dernière trace dans la mémoire de Charles, au seuil maculé de traces de sangs.

Vingt minutes plus tard une voiture bleue nuit, gyrophare allumé, s'était garée devant la maison. Une voisine, vivant sur cette île, ayant entendu des cris si lugubres et déchirants quelques minutes plutôt, avait appelé la gendarmerie. Les deux gendarmes découvrirent Charles recroquevillé en chien de fusil sur le pas de la porte, les mains ensanglantées et sanglotant de terreur. Il avait été transféré immédiatement au CHU de Nantes totalement tétanisé et incapable de communiquer. Après un rapide examen physiologique qui ne révéla aucun problème, il fut transféré dans le Centre d'Accueil de Crise.

La mémoire de Charles recommença brièvement à fonctionner trois jours après mais tout ce qui c'était passé entre cette fameuse porte et ces trois jours avait été effacé à jamais de sa mémoire. Il fut autorisé à sortir temporairement et à titre exceptionnel pour assister à une sépulture d'une femme et un bébé, lui avait-on dit. Son état psychique ne lui avait pas permis de comprendre quoi que ce soit ni de se poser des questions. Durant la cérémonie aucuns des noms des victimes cités, aucunes des personnes présentes qu'ils connaissaient ne le fit réagir. Enfin ni les pleurs et ni la douleur qui emplissaient ce moment ne l'avaient fait sortir de sa torpeur. Il resta muet et apathique comme ci sa

personnalité l'avait quitté et qu'il restait un corps sans âme assis au premier rang d'un banc d'une église.

Les jours suivant il avait dû apprendre à refaire fonctionner son cerveau. Pouvoir communiquer, pouvoir penser, pouvoir se réapproprier son esprit... tout ça lui avait été enlevé temporairement. Il avait fallu beaucoup de temps avant que Charles cherche à savoir ce qui s'était réellement passé et les journaux lui avaient donné un précieux coup de main.

Chapitre 7 : Tête à tête (suite)

Vendredi 5 juin 2015, 14h18

Charles s'arrêta, fatigué de son long monologue emplit d'émotion puis il ajouta en sortant un petit cahier de sa poche :

- Un dealer que j'avais interpellé quelques temps auparavant avait cru bon de se venger de moi. Personne ne peut comprendre si elle n'a jamais ressenti de la culpabilité en perdant un être cher. Les « si j'avais » m'ont accablé pendant 5 ans... Dès lors je me suis juré de ne plus me laisser envahir de haine, d'amour qui tendent à déstabiliser l'être dans ses deux extrêmes. Comme vous voyez je rationalise les évènements....

Virginie attrapa le petit cahier rouge sans dire mot et tourna la première page. Le cahier était couvert d'articles de journaux sur un seul thème : « le drame de Noirmoutier ». Elle en avait entendu parler et se souvenait de cet évènement qui avait marqué tout un pays. Elle lut rapidement les titres : « *Meurtre à Noirmoutier, une femme et son fils assassinés* » « *un père désemparé hospitalisé* » « *Comble de l'horreur : la femme retrouvée morte attendait un deuxième enfant* » « *enquête : des traces d'ADN retrouvé sur le corps des victimes* » « *un trafiquant interpellé à la Roche sur Yon* » « *Prison à perpétuité pour Christophe Mégnant* »

- Je.....désolé.....

Elle ne savait plus quoi dire. Cette révélation fracassante l'a mit mal à l'aise mais à ce moment-là elle comprit qui était vraiment son coéquipier. Il avait donc été en proie à un violent passé, et aujourd'hui il se refusait à toutes émotions pour se protéger. Les cœurs de pierre sont formés par les incessants coups de la vie.

Le repas se termina sans un mot. La note fût évidemment réglée par ce gentleman qui avait durant ce repas ouvert à Virginie son passé douloureux. Après quoi ils rejoignirent le scooter mais avant d'enfiler le casque, Charles s'arrêta dans son mouvement, se tourna vers Virginie et lui dit :

- Vous n'avez pas à vous excuser, je sais plus de chose sur vous et il est normal de jouer dans la même cours.
- Je ne voulais pas....
- Passons à autre chose voulez-vous ! Nous retournons au 36.

Durant le trajet, Elle avait allumé la liaison radio pour parler avec Charles mais après plusieurs appels ils n'avaient visiblement pas allumé la sienne. Déjà la rue des orfèvres se profilait devant eux et un instant plus tard ils étaient dans le hall d'entrée.

La jeune femme toute penaude suivit Charles et ils arrivèrent devant le comptoir. Il était 15h00 et elle pensa à cette pauvre femme, Elsa Guitry qui enterrait son mari a cet instant. Une longue réflexion surgit dans la tête de Virginie « Et si cela m'arrivait, comment je réagisrais ? Peut-être trop accablé pour pouvoir parler, la vie s'effondrerait et je n'aurais aucune autre alternative que de me laisser mourir à mon tour. Mais cette pensée qui me traverse de fatalisme, ce n'est qu'une pensée de moi à cet instant. Moi, Virginie, bien portante et qu'aucun malheur de ce genre me soit arrivé cette semaine. Je crois que j'idéalise un peu trop si cela devait m'arrivé. Comme les bien-portants qui nous demande de leur tiré une balle dans la tête si la maladie d'Alzheimer survenait dans leur vie et qui pourtant quand cela leurs arrive, ils s'accrochent à la vie bien plus que de raison. Finalement le fait d'extrapoler sur ses prétendus état d'âme se trouve en fait bien loin de

la réalité. Si ça se trouve un décès de mon âme sœur ne serait pas si terrible. Et puis d'abord je n'en ai pas, le problème est réglé »

Chapitre 8 : fin de service

Vendredi 5 juin 2015, 15h10

La brigade Parallèle des Crimes au complet était retournée dans le bureau du sous-sol. A peine arrivé dans la pièce, Charles s'engouffra sous le bureau pour ne plus en ressortir. Virginie émit un toussotement bref pour lui signifier sa présence en ses lieux.

- Ah oui c'est vrai ! excusez-moi je reprends mes vieilles habitudes. Et justement l'une de mes manies indispensables est de me trouver dans un endroit exigü pour me centrer exclusivement sur mes pensées. Essayez et vous verrez. Je reviens ne bougez pas !

D'un bond gracieux et aussi vif qu'un ressort, il se mit sur ses pieds puis quitta la pièce précipitamment. Virginie eut tout le loisir de visualiser chaque détail de la pièce qu'elle arpenta en attendant son retour.

Une ficelle du métier consiste à observer le lieu d'habitation pour en recueillir de précieuses informations. Nous façonnons un cocon qui reflète essentiellement ce qu'on a dans notre tête pour se sentir aussi bien que possible. Un bureau vide et impersonnel reflète un néant psychique total et là Virginie se dit que c'était tout le contraire ! L'on a démontré qu'un sacré bordel reflétait une conscience productive et c'est pour aussi se sentir vivre.

« Il m'a avoué que sa vie n'a pas été d'une réjouissance constante : qui lui reste-t-il de son passé, de sa femme et de son fils ? » Elle ne vit aucunes photos, tableaux, dessins d'enfant et seul sa bague de mariage qu'il avait sur lui était le vestige de son passé. Ici il n'y avait que coupures de presses, photos de personnes en gardes à vue et de magazines relatant les meurtres les plus horribles commis par des déséquilibrés. Il était visiblement attaché à recouper les informations avec les journaux, comme il l'a fait avec le meurtre de sa femme. Un grand plan de Paris était mitraillé d'une multitude de trou où surement des enquêtes criminelles avaient été épinglées faisant des concordances, retraçages de victimes ou autres. Comme elle n'entendit rien dans le couloir elle eut un envie soudaine d'ouvrir le premier tiroir qui passait à sa portée. Elle s'avança donc vers le bureau et ouvrit le tiroir en haut à gauche. Il était complètement vide a part..... Que ne fut pas sa stupeur en lisant un bout de papier déchiré à la hâte posé au fond, où il y avait d'inscrit « toujours aussi prévisible mademoiselle ». Elle n'eut pas le temps de penser à le maudire car il revenait déjà, trainant derrière lui un vieux tableau d'écolier avec une boîte de craie.

- Vous rigolez ? demanda Virginie avec un sourire narquois.
- Pas le moindre du monde ! Je pensais que l'on allait pouvoir partager les idées de votre première enquête en ma compagnie grâce à un tableau et.... Je n'ai trouvé que celui-là.
- On vous estime énormément ici !

L'atmosphère prit une tournure plus sereine comme après une tempête : un court silence survient puis la vie reprend ses droits. Les roues du tableau grinçaient sur le sol en béton, Charles plaça le tableau en face de son bureau et s'assit sur sa chaise en tendant les craies a sa collègue.

- Allez au boulot ! bien résumons la situation. Veuillez noter : Jean Guitry est la victime du meurtre.
- Victime d'un suicide vous voulez dire !
- Belle tournure de phrase mademoiselle, d'autant plus que si suicide il y a l'on n'est gère victime mais acteur de sa propre mort je vous rappelle. Non, fiez-vous à mon intuition. Donc Mr Guitry est retrouvé dans son véhicule de collection mort. Il est décédé des suites de l'inhalation prolongé de monoxyde de carbone dû à l'échappement du moteur du véhicule, belle mort pour un ingénieur automobile non ? Règles numéros 1 : remettre en question ce que l'on croit pour vrai... Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? Un ingénieur sait pertinemment que la masse volumique de l'air doit être le plus petit possible pour que le monoxyde prenne la place de l'oxygène. Il faut mieux mettre un tube de l'échappement vers l'habitacle ça ira plus vite. Or pour arriver à ce résultat de laisser le véhicule en marche dans un espace si grand et ventilé il a fallu, et je suppose, beaucoup de temps pour que le monoxyde vienne prendre la place de l'oxygène dans le garage.
- Ah non commissaire ! la ventilation était obstruée.
- Ah non officier ! il a été mis après, quelques fines particules d'échappement c'était incruster sous le scotch, preuve qu'il a été posé après. En plus il n'y avait pas d'empreinte, bizarre pour une personne qui veut se suicider...
- Ça aurait très bien pu être un cumule de poussière de garage et peut être qu'il avait des gants de bricolage à ce moment.
- Pour ne pas se salir ?

- Vous savez il est difficile de cerner le profil d'un grand dépressif ! Ils font parfois des choses avec leur propre raisonnement qui nous dépasse.
- Hein hein intéressant mademoiselle... dit Charles avec une petite voix, plongé dans ses pensées.

Elle écrivit sur le tableau les quelques mots : suicide, monoxyde de carbone, M Guitry, dépressif, ventilation avec un point d'interrogation. La porte s'ouvrit du bureau et apparue Catherine la secrétaire. Elle tendit un dossier à Charles en lui disant :

- Tient, voilà le rapport d'autopsie pratiqué hier soir sur Mr Guitry avec un bilan sanguin et les photos. Tu crois que...
- Je ne crois rien, j'utilise les faits, merci commissaire ! rétorqua Charles.
- Co.... Quoi ? fit Virginie à Charles quand la blonde fut partie.
- Commissaire Catherine, oui. La secrétaire qui envoi un sms a votre propos. Je le sais car il était adressé à moi. Je lui avais demandé, en quelque sorte pour vous tester...

Virginie se souvint le sms qu'elle avait lu par le reflet des lunettes de Catherine :

« ...groniasse qui m'emmerde devant moi. Biz »

- Vous avez un portable ? Nan et sans fil ? demanda-t-elle.

Elle ri de bon cœur avec toute la spontanéité d'un enfant. Charles se sentit quelque peu décontenancé et sortie du tiroir de droite un vieux Motrola StarTac avec l'antenne rétractable : un vrai dinosaure dans les temps moderne. Un fou rire l'a parcourut et elle ne put m'empêcher d'éclater de rire. La fatigue et l'intense émotion y étaient pour quelque chose. Toujours est-il qu'après une grande concentration de sa part, Virginie pu grommeler le mot « toilettes » entre deux fous rires à Charles car elle était

tellement pliée qu'aucune phrase ne pouvait sortir de sa bouche. C'était bien la première fois que la situation était inversé, Virginie le bourreau et Charles la victime d'un mauvais trait d'esprit. Il lui dit que c'était au fond deuxième porte à droite et elle partit une main sur sa bouche pour étouffer ses rires et l'autre sur son bas ventre car sa vessie faisait des siennes. Une fois dans les toilettes elle put reprendre son calme en s'aspergent le visage non sans avoir été au petit coin. Elle imagina déjà à son retour la tête de Charles transpercée dans son égo l'accueillir avec un air déconfit.

Quand elle revint dans le bureau il vit en ces lieux Charles et le commissaire Vrignaud Jean qui, au moment où elle entra, tapait le poing sur la table.

- Mais bon sang Charles ! t'es devenu fou ? tu crois que je vais accepter ça ?
- De toute façon tu n'as pas le choix Jean, l'enquête n'est pas terminée et maintenant elle EST sous MA responsabilité ! Cette affaire recèle bien des zones d'ombres qui restent encore à élucider. Je veux voir la veuve à 9 heures dès lundi dans le commissariat.
- Et tu crois que je vais lui téléphoner cet après-midi juste après la sépulture de son mari ?
- Oui, tu lui diras que c'est pour lui remettre en main propre une attestation qui lui permettra de prétendre à l'assurance vie de son mari.
- Tu veux que je mente pour qu'elle vienne ? et comment tu sais qu'il avait une assurance vie ?
- Catherine s'en ai chargé pour moi, elle a reçu un mail sur l'assurance vie de la banque de Mr Guitry. Cela s'élève à 150 000 euros. Ce n'est pas grand-chose ou du moins cela ne justifie pas un meurtre. Mais on peut cumuler avec le prêt

bancaire de la maison, qui est dans la même banque, et qui sera effacée par le même coup. Une maison à 1,5 millions d'euros ce n'est pas négligeable...

- Je t'assure que si tu te plantes dans cette affaire tu diras adieu à tes privilèges mon vieux. Je commence à en avoir marre de toujours récupérer les pots cassés et je dois rendre des comptes à ma hiérarchie qui n'est pas plus « jouasse » que moi !

Jean sorti de la pièce furieux et dit à la volée que Charles aura bien sa convocation pour Mme Guitry mais qu'il appellerait de lui-même car non, là, c'est trop. Le fou rire de la jeune femme avait disparu. Elle avait su se faire petite comme une souris pour ne pas être la tierce personne qui rentre dans une dispute d'un vieux couple.

- Reprenons mademoiselle !

Elle nota sur le vieux tableau les mots : assurance vie 150 000 euros, maison 1.5 millions d'euros. Il lui tendit le rapport d'autopsie qu'elle lu à haute voix :

« Rapport d'autopsie immatriculé 14B246 du chef de Service Dr DANY Franck, médecin légiste et expert auprès des tribunaux de Paris à l'institut médico-légal de Paris.

Je soussigné, Docteur Franck Edmond Georges DANY, chef de service de l'institut médico-légal de Paris ; certifie avoir procédé le jeudi 4 juin 2015 à 17h55, en vertu de la réquisition sus-cité ; à l'examen et à l'autopsie légal du cadavre du (de la) nomée(e) : Mr Jean Sylvain Guitry Patrick née le 25 octobre 1977.

L'autopsie est pratiquée sur Mr Guitry Jean, âgé de 38 ans. Il mesure 1m75 et présente un certain embonpoint notamment sur la partie abdominale (89 kilos). Cheveux châtain clair avec les yeux marron. Il nous ai adressé par le Samu Social de Paris. Il

présente à la première observation des tâches sur son t-shirt de vomissement (ne présentant que de l'acide gastrique) : l'axe de la coulure gastrique présente, bien qu'à cet instant le cadavre est allongé, un chemin qui laisse à penser que la personne au moment de vomir était assis ou debout. Il est sans nul doute dû à l'effet du monoxyde de carbone qui entraîne vertige, nausées puis coma.

Après une autopsie minutieuse, le cadavre ne présente aucune traces majeures de lésions internes ni externe. On note cependant un hématome de l'hémi face gauche frontale mais superficielle, ce qui fait penser à la trace du volant : en effet, Mr Guitry a été retrouvé en position assise mais la tête inclinée sur la droite et pencher en avant sur le volant. On relève dans son métabolisme toutefois une cyanose prononcé sur les téguments des membres inférieurs et supérieurs (photo 8 et 13) et ceux dû au manquement d'oxygènes dans le sang. Enfin cela démontre que Mr Guitry a été exposé longtemps au monoxyde qui a dégradé les tissus en profondeur.

Conclusion :

La mort de Mr Jean Sylvain Guitry Patrick née le 25 octobre 1977 est en rapport avec le constat médical sur place : mort par intoxication au monoxyde de carbone »

Des photos du mort étaient disposées à la fin du dossier, montrant l'homme sur une planche froide de morgue, entièrement nu, puis une succession de clichés de chaque partie du corps.

- Et vous allez contredire ce médecin légiste ? demanda-t-elle à son supérieur.

- Non, je suis entièrement d'accord avec la mort au monoxyde de carbone. Il est cependant curieux de l'avoir retrouvé la tête sur le volant, moi je pense que je me serais affalé sur la banquette avant.
- Ce n'est que des suppositions et faits hypothétiques qui vous poussent dans votre voie actuelle ?
- Tout à fait ! Veuillez à présent lire les résultats de sa prise de sang.

Elle posa le dossier d'autopsie et prit une enveloppe déjà décacheté qui ne contenait qu'une seule feuille :

« Laboratoire d'analyse médical de Paris

Nom et Prénoms : GUITRY Jean Sylvain Patrick

Année de naissance : le 25 octobre 1977

Adresse : résidence des charmilles, 68 rue des Ormes 93100 Montreuil

*Dosage de l'HbCo sur sang hépariné (<4%) : **66%***

Gaz du sang : Anoxie constatée

Ionogramme sanguin : hypokaliémie

*Gamma GT (7 à 40UI/l) **46 UI/l***

Traces d'antidépresseur et somnifère »

- Je n'y comprends pas grand-chose... avoua-t-elle.
- Et encore là ce n'est qu'un résumé. Le bilan de la prise de sang complète ferait au moins une quinzaine de page. Le laboratoire a la gentillesse de nous le résumer et nous donner les informations qui nous intéresse. Ici le résultat corrobore avec les

effets du monoxyde de carbone et que Mr Guitry avait un traitement antidépresseur et somnifère.

- Mais je ne vois toujours pas ce qui vous pousse à vous obstiner, à dire que c'est un meurtre....
- Je vous le dirais dès lundi. Le week-end porte conseil mademoiselle. Je compte bien entendu sur vous lundi pour m'assister dans cette affaire ?

Malgré elle un soupir de fatalité sortie de sa bouche. A cet instant elle était vraiment indécise en tout haut point. De toute façon elle savait pertinemment ce qui allait se passer : la raison ne l'importerait pas sur sa curiosité. Elle répondit donc :

- Oui vous pouvez continuer sur moi. J'aurais cependant et sûrement des requêtes à vous formuler lundi pour que je puisse me sentir à l'aise avec vous...
- Très bien, réfléchissez bien. Il est 16 heures et j'ai hâte de partir en week-end !
- Vous faites des horaires de bureaux ici ?
- Non, je fais des horaires qui me plaisent et ne pas revenir avant lundi me plaît énormément !

Il lui fit un clin d'œil, pris sa veste et partit aussi prestement qu'une femme lors de soldes devant le magasin qui ouvre ses portes.

Chapitre 9 : Deuxième Flashback

28 juin 1985 : 17h20

Du haut de ses 8 ans, Charles se mit sur le bout des pieds pour arriver jusqu'à la sonnette de l'appartement où il résidait avec sa mère. Il n'avait pas les clés et d'ailleurs il ne les aura jamais par la suite, comme un étranger... Quand il sonna il attendit peu de temps avant que la porte ne s'ouvre sur une jeune femme de 28 ans en robe à fleur qui mettait sa généreuse poitrine en avant. Elle portait une queue de cheval placé quasiment en haut du crâne laissant ses cheveux se balancer à chaque mouvement de tête. Ses traits étaient fins et joliment dessinés. Elle sourit en ouvrant la porte massive mais quand son regard sur Charles déposa, on sentit une déception palpable qui l'a fit changer d'expression en moins d'une seconde.

- Ah... c'est toi ? demanda-t-elle en laissant la porte ouverte pour laisser passer le gamin.

La jeune femme s'en retourna dans la salle de bain où visiblement elle était sortie en hâte car elle était pieds nus. Charles ferma la porte et se précipita dans la cuisine car il savait trop bien ce qui allait se passer. Il mit en hâte un bout de pain rassis et un morceau de chocolat qui trainait de la veille et les mit le tout dans son sac. Il alla voir sa mère dans la salle de bain.

- Maman, aujourd'hui c'était le dernier jour de l'école ! dit-il avec plein d'entrain et de candeur que seuls les enfants peuvent avoir.
- Ah oui c'est vrai ! j'avais oublié, ils t'ont donné ton carnet de note ?
- Oui, depuis 3 semaines maman....
- Et alors ?

- Je te l'avais posé sur la table tu t'en souviens ?
- Non, aller dépêche-toi de me dire je n'ai pas trop le temps-là tu vois que je suis occupée ?
- Et bien ... Je crois que j'ai 17 en français.
- C'est moyen, continu...
- 19 en math !
- C'est un petit peu mieux
- 15 en géographie...
- Quoi c'est tout ? de toute façon t'est comme ton père tu ne sais rien faire de bien. Ensuite ?
- 12 en sport
- Alors là t'est vraiment nul. C'est pitoyable tu me fais bien rire. Comment veux-tu réussir dans la vie ? Vu comment t'es battu je sais pas si t'es mon fils ou non !

Son sentiment fut un profond dégoût pour son fils, d'ailleurs méritait-il mieux que ça ? Lui : la cause que des soucis, elle regrettait de l'avoir mis au monde pour la énième fois. Le visage de la jeune femme était à présent dans l'exact opposé du visage qui s'était dessiné en ouvrant la porte. Ses traits étaient tirés, Ses yeux étaient rouges vif et une trace de folie faisait frissonner Charles. Elle rajouta :

- Aller dégage sale merde de toute façon tu ne vaux rien !

Elle joignit à sa parole un bon coup de pied dans le bras droit de Charles qui le fit souffrir atrocement mais il n'hurla pas. A quoi bon ? Pourquoi se plaindre car il avait toujours connu ça... Il partit de la salle de bain en toute hâte et quand il fut dans le salon

exigu on frappa à la porte. La mère de Charles se précipita et ouvrit avec un sourire radieux à un jeune homme qui l'attendait avec un bouquet de rose. Elle dit :

- Vient François, entre. Je te présente mon fils Charles qui vient de terminer l'école et il est en vacances....

Le sourire porté à son enfant à cet instant était magnifique mais raisonna faux dans le cœur de Charles. Sa bonne maman avait, comme une actrice, joué son rôle à la perfection. Sa mère était bien aimante devant les quidams, mais le diable en personne dans le cocon de la famille faisait surface une fois les portes fermés. François tendu la main droite pour serrer celle de Charles. Charles ne put, sous la douleur de son bras, la lui prendre et resta interdit devant l'inconnu. Sa mère renchérit :

- Ne t'inquiète pas, mon fils est un peu « associable » tu comprends mais on y travail.... D'ailleurs je crois qu'il va aller chez un ami là. Tu es en retard Charles, Dimitri doit sûrement t'attendre. Aller file !

Charles se dirigea vers la sortie et il ne fut pas déjà sorti que les deux tourtereaux s'embrassaient avidement. Il n'y avait pas de Dimitri ni d'ami. Il connaissait trop bien ce subterfuge : c'était juste le signal pour qu'il laisse sa mère s'envoyer en l'air avec un inconnu rencontré en boîte la veille. Charles descendit trois étages pour ne pas entendre les cris de plaisirs qui commençaient déjà à raisonner dans l'immeuble. Il s'assit sur une marche et commença à manger son casse-croûte improvisé.

-

Chapitre 10 : Et après ?

Vendredi 5 juin 2015, 16h05

Quand Charles fut parti, Elle resta plantée devant le tableau qui ne semblait apporter aucun éléments ou pistes. Il n'y avait là aucun suspect, aucun emboitement d'évènements. Qui pouvait vouloir du mal à Mr Guitry ? Sa belle-mère : très peu probable. Sa femme : l'hypothèse restait malgré assez maigre. De toute façon pas besoin de se triturer la tête pour ça, tout n'était que nébulosité dans la galaxie des vraies enquêtes.

Elle prit le parti de quitter les lieux également, de sortir de cette « cave » avec la nette impression que forcément elle reviendrait dans ces lieux avec toujours pleins d'incertitudes. Son cerveau l'a mettait à rude épreuve et dans un désarroi total. Charles menait en bateau quiconque pour arriver à ses. Il avait certes une très bonne logique mais est ce qu'elle pouvait se fier à ses intuitions tordues ?

Tout en pensant, elle sorti de cette endroit lugubre pour remonter le escalier. Après un rapide coup d'œil au couloir où le panneau « sortie → » prônait fièrement sur un pan du mur, elle se retrouva devant le bureau du commissaire Vrignaud. Elle frappa à la porte puis quand elle l'ouvrit et vit le commissaire lui faire un signe de la tête pour rentrer. Il était au téléphone et la fatigue de la semaine semblait peser sur ses paupières et ses traits ridés. Il mit une main sur le combiné pour couper la conversation avec son interlocuteur et lui demanda ce que elle voulait.

- Charles est parti...
- Très bien, comme vous faite partie intégrante de son équipe c'est lui qui en décide.

Quand il part vous pouvez le faire également. Je vous souhaite un bon week-end.

Il enleva sa main du combiné pour reprendre la conversation et fit un petit signe de la tête comme pour lui signifier « passer un bon week-end ». Elle ne demanda pas son reste et partie donc au dehors de ce bâtiment vétuste et chargé d'histoire.

Quand le commissaire Vrignaud fut seul, il reprit la conversation laissée quelques secondes avant :

- Oui, je t'écoute !

Une voix au bout du fil s'exprima à son tour, c'était la voix claire d'une femme qui trahissait pourtant un certain âge et un lourd passé de fumeuse :

- Tu ne rentres pas trop tard ce soir chéri ?
- Je crois que j'en ai encore pour quelques heures de paperasse mais promis j'essaye de me libérer au plus vite ma Isa.

Isabelle ne connaissait que trop bien son mari, spécialement quand il mentait. Elle savait que cela ne partait pas d'un mauvais sentiment et que son mari n'avait pas eu la chance de prioriser sa vie de couple : le travail avant tout ! Elle était mariée depuis 30 ans avec cet homme qu'elle admirait. Malheureusement la vie ne leur avait pas permis d'avoir d'enfants, ils étaient restés ensemble pour affronter cette épreuve, une de plus... Elle a toujours été présente, même quand l'alcool apparut, même quand le surmenage le poussait à devenir coléreux, irascible. Un jour son mari avait failli dépasser les limites, ivre et rempli de rage. En pleine crise, il avait levé le bras sur sa femme puis dans un regard d'effroi s'arrêta net et fondit en larme : c'est depuis ce jour où il n'avait plus jamais touché une goutte d'alcool.

Après avoir raccroché le combiné, le commissaire alla à sa fenêtre puis alluma une cigarette. Il scruta la rue d'un air pensif. Bien sûr qu'il avait appelé la veuve Elsa Guitry

en laissant un message sur le répondeur pour qu'elle puisse venir dès lundi 9 heures. Encore une fois il avait cédé car jamais Charles ne l'aurait fait. Son alter ego et ami le commissaire Beaumont était un curieux personnage. Le commissaire Vrignaud l'avait pris sous son aile, se souvenant de cette première rencontre où Charles lui sermonna le même numéro parfait qu'il réservait à tout le monde : « vous êtes alcoolique, vous êtes fumeur, sans enfant patati patata », une vérité qui faisait mal. Quel ironie d'entendre lors d'un premier rendez-vous dans la bouche d'un inconnu ce que l'on sait déjà : une mise à nue de l'âme qui avait d'abord laissé sceptique le commissaire Vrignaud puis germa l'idée qu'il était indispensable d'avoir un aussi bon élément dans sa brigade.

Le commissaire jouait avec le rebord de la fenêtre en passant son doigt, machinalement. Une nouvelle bouffé de cigarette remit un souvenir dans sa mémoire : Charles voulait être muté à Paris, il fut franc avec le commissaire Vrignaud. La femme et le fils de Charles avait été assassinés, il avait eu une promotion et était devenu commissaire. Au début il avait été extrêmement dur de le « contrôler » et les supérieurs n'avaient eu de cesse de vouloir le voir partir. Mais le commissaire Vrignaud fut inflexible, relatant les prouesses et les enquêtes menées à terme avec ce personnage haut en couleur. Pourtant dans l'impasse il avait suggéré une nouvelle perspective : créer une brigade sur mesure et transparente pour endiguer la dangerosité des pratiques non conformes de Charles. Vrignaud se savait sur la sellette et il « couvrait » tant bien que mal son ami. Pourtant il en était que trop sûr : un jour tout s'arrêtera mais il ne voulait pas y penser.

Il éprouvait pour Charles un sentiment d'attachement fort, un frère qu'il n'avait jamais eu et un ami auquel on ne pouvait rien cacher. Charles avait été là quand Jean dut se relever péniblement de l'alcool. Il avait été aussi présent pour témoigner et apporter des

preuves sur une affaire qui touchait personnellement son ami. Il fallait protéger ce « *génie en marge de la société* », mais pour combien de temps ?

A court d'idée Jean attendait le coup de grâce apporté de sa hiérarchie, il appréhendait ce jour car il n'avait plus aucune solution.

Il écrasa son mégot de cigarette qui trônait sur le rebord de la fenêtre, rempli à ras bord. Il retourna s'asseoir et se penchant en arrière, mit les deux mains en appuis sur chaque côté de son crâne et perdit ses yeux et ses pensées sur le plafond miteux de damiers grisés par le temps.

Chapitre 11 : Ma vie à Paris

Vendredi 5 juin 2015, 16h20

Virginie traversa en tout hâte le pont Saint-Michel pour aller s'engouffrer dans le métro porte Saint-Michel. C'était l'heure de pointe, la proximité et la chaleur l'étouffait sur le quai du métro. Elle respira un grand coup quand les portes du train furent fermées mais les odeurs des passagers groupés autour d'elle l'incommodaient fortement. Pour une fois personne ne mit de mains sur aucune partie de son corps et pourtant elle dénombra au moins quatre hommes louches autour d'elle. Etaient-ils sans doute trop occupés à réfléchir sur le déroulement de leur week-end ?

Correspondance de la ligne 4 vers la ligne 12 à Montparnasse-bienvenue, elle pressa le pas pour essayer d'attraper le wagon qui entrait déjà, avec un bruissement de frein métallique sur les rails. « Allez encore 20 minutes et je serais arrivé au bas de mon immeuble ! ». Son chat l'attendait sûrement de pied ferme, quémandant des croquettes et accessoirement des caresses.

Elle prit son téléphone portable et envoya un sms a Valérie, une amie d'enfance ;

« Slt, besoin de sortir ce soir, partante ? Biz »

Il ne lui fallu qu'attendre 10 secondes pour que son téléphone se mette à vibrer et elle pu lire le message suivant :

« Hey, pas de soucis avec grand plaisir, on dit 23h30 en bas de chez toi, on ira boire un verre ensemble 😊 »

Elle sortit ses écouteurs et commença à les démêler frénétiquement et agacement pour enfin les mettre dans ses oreilles, appuyant sur « play » de son lecteur. Une douce mélodie mélancolique résonna dans ses tympan : l'opus posthume en do dièse mineur de Frédéric Chopin. Cette œuvre fut publiée 26 ans après la mort du compositeur. Virginie revoyait là où la première fois elle fut bouleversé par ce chant nostalgique du piano : un film de Roman Polanski « *Le pianiste* ».

Terminus de la Mairie d'Issy, elle sortit dans le tumulte des voyageurs pour remonter à la surface. Retrouver le grand air lui a toujours procuré un plaisir, enfin elle respira et ne se sentit plus opprimée par tous ces gens qui se bouscuaient et courraient contre le temps. Les quelques centaines de mètres qui l'a séparaient de son appartement lui parut si rapide qu'elle n'eut pas le temps de penser.

Son appartement se situait au 3^{ème} étage. Vaste studio de 30 m², il était lumineux et son salon sentait la touche féminine : canapé en cuir blanc, table basse design en verre où des bougies et des pierres zen s'accumulaient, tapis synthétique anthracite, enfilade crème d'une brillance à toute épreuve bref, un logement aseptique sans réel cachet. Son chat boudait ses temps-ci, elle avait osé lui acheter des croquettes de moindre qualité et le matou lui faisait payer par son caractère. Gollum était un chat que récupéré dans la rue. Il était maigre, gris terne avec des yeux vert exorbités. D'un âge incertain, cela faisait cinq ans qu'il partageait sa vie avec Virginie. La particularité de ce chat était une forte intelligence : Gollum savait ouvrir les portes, spécialement du frigo et faisait ses besoins dans la cuvette des toilettes.

Une fois rentrée dans son appartement, elle jeta son sac négligemment sur la commode d'entrée, ôta ses chaussures qui gisaient devant le grand miroir du salon pour enfin s'affaler dans le canapé. Elle alluma la télévision et ferma les yeux quelques instants.

Chapitre 12 : Week-end a Paris

C'est son chat qui l'a réveilla en sautant sur mes genoux. Elle ouvrit un œil, sur la pendule était marqué 22h30. Damned soit un trou spatiaux-temporel l'avait aspiré où une distorsion du continuum espace-temps avait chamboulé la face du monde : elle ne voyait aucunes autres explications. En tout cas d'une son chat n'avait plus de rancœur car il ronronnait avidement sur elle et deux, son esprit agar et pâteux l'a plongea dans 20 min d'ahurissement devant la télévision. Il était grand temps de manger et se préparer pour une soirée sympathique. A peine eut-elle le temps de faire tout ça que la sonnette retentit dans son appartement. Elle bredouilla quelques mots dans l'interphone et descendit avec son manteau et son sac en toute hâte sans oublier de caresser Gollum qui l'a regardait partir avec dédain.

Valérie l'attendaient en bas de l'immeuble. Elle ressemblait aux filles des magazines de modes, celle rousse aux yeux verts avec des tâches de rousseurs qui leur parcouraient principalement les joues. De sa beauté éclatante, Virginie se demanda comment elle faisait pour rester célibataire, cela relevait de la prouesse ! Après un bref échange d'accolade et de sourire, elles partirent dans une 206 décapotable vers une destination inconnue.

- Où comptes-tu m'emmener ? demanda Virginie, impatiente.
- Et bien je pensais au Social Club, on y est dans 20 min...
- Cool !

Valérie avait le nez pour pouvoir se garer sans mal dans Paris. En sortant de la voiture à destination, elle tandis un billet d'entrée à son amie pour la soirée « *Sango, Mura Massa* ». Déjà une foule compacte attendait de pouvoir rentrer. Devant elles, il y a avait

un groupe de jeunes passablement éméchés. Trois videurs les toisèrent d'un simple regard et les jeunes furent priés de partir malgré leurs contestations. Une bousculade s'en suivit mais voyant les muscles saillant des trois gorilles, les jeunes préférèrent s'éclipser en chantant à tue-tête « Libéré, Délivré ! » dans le quartier. Les deux jeunes femmes passèrent sans grand mal, Valérie eu le droit à un clin d'œil entendu avec l'un des costauds.

- T'as une touche ! lança Virginie dans un grand éclat de rire partagé.

Assis au comptoir où un barman servait leur deuxième « Manhattan », c'est-à-dire bourbon – vermouth – marasquin et une petite cerise déco, elles entamèrent le tour de la salle en dévisageant de haut en bas chaque homme dans notre champ de vision. Il n'allait pas sans dire que des commentaires fusaient entre elles, à chaque fois que Virginie se penchait vers l'oreille droite de son amie en criant à tue-tête ses remarques, Valérie elle faisait la moue et n'approuvait pas les notes suggérées sur les mecs environnant. De purs nanas que l'on ne voit qu'en groupe ! Virginie s'était toujours posé la question sur l'orientation sexuelle de sa camarade de beuverie.

L'alcool aidant, elles amorcèrent une danse au milieu de la piste, tourbillonnants comme deux adolescentes. La foule devenait plus compacte, et les visages se déformaient à mesure qu'elles prenaient de la vitesse en riant. Soudain Virginie stoppa son élan, figé. Un quart de seconde avant son arrêt brutal, elle avait fixé un point dans la rotation où le corps continu sa progression et la tête tourne de quelques degrés pour stabiliser une image. Ce n'était pas vrai, avait-elle rêvé ou non ?

Valérie lui demanda ce qui se passait. Virginie lui répondit que tout allait bien, sans doute un vertige et que ça allait mieux. Mais bon sang elle n'avait pas rêvé !

Le lendemain vers 15h00 Virginia se réveilla avec un mal de crâne atroce. Il lui fallut plusieurs minutes pour pouvoir ouvrir les yeux et ses souvenirs diffus torturaient son être. « *Que c'était-il donc déjà passé ?* ». Elle remit sa matière grise en marche : 4 verres de « Manhattan », un jeune homme souriant la raccompagnant chez elle, une fin de nuit de pseudo plaisirs partagés.

-Oh merde ! lança Virginia en chuchotement

Elle tourna lentement sa tête vers l'autre côté du lit et vis, angoissée, une chevelure masculine et entendit le bruit régulier de la respiration d'une personne qui dort.

- Oh putain ! recommença la jeune femme.

Elle sortit du lit et fila illico dans la salle de bain où elle s'enferma à double tour. Là elle put à loisir faire tout le bruit possible pour que cet inconnu se réveille et déguerpisse au plus tôt. La douche chaude et apaisante lui remit les idées en place. Pourquoi avait-elle encore laissé sa libido contrôler son corps ? Elle avait le chic de tomber sur des hommes soient impuissants, précoces ou d'une constitution phallique lilliputienne et celui-là battait des records « *d'imperfomance* » ! L'alcool est source d'erreurs ce dit-elle en sortant de la douche et se promit une énième fois « plus jamais ça ! ». Elle se mit à chanter aussi faux que possible un vieux titre des Beatles dont elle ne connaissait absolument pas les paroles ni même le titre pour donner le coup de grâce à cet illustre étranger. Après sa prestation elle entrouvrit discrètement la porte de la salle de bain et fut soulagé que son subterfuge est fonctionné.

Un mot laissé sur l'oreiller stipulait « *on s'appelle* », ironisant la situation car aucun des deux ne savaient ni le nom ni les coordonnées téléphoniques de leur idylle improvisée nocturne.

Son téléphone portable affichait un nouveau message de Valérie, envoyé à 3h30 hier avec ce simple mot « *Lâcheuse ;)* ». Virginie sourit et alla réapprovisionner sa machine à café expresso tout en extirpant un comprimé d'une boîte de Doliprane 1g qu'elle fit fondre dans un verre d'eau.

Chapitre 13 : retour au commissariat

Lundi 8 juin 2015, 08h50

« Ca y est ! J'y suis ! Mais que je suis stupide d'y retourner alors ! » se dit Virginie en arrivant au 36. Elle salua le garde et imprima ce geste comme un rituel qu'elle se jura de faire chaque jour passé dans ses lieux.

Elle arriva devant le comptoir où déjà l'attendaient le commissaire Vrignaud et le commissaire Beaumont. Ils se saluèrent brièvement puis ils prirent la direction d'un couloir que Virginie ne connaissait pas. Il desservait au fond une pièce où les interrogatoires et les rencontres avec les témoins se passaient.

- Madame Guitry est là, dit le commissaire Vrignaud tout en marchant, elle est un peu énervée et j'espère que tu as une bonne raison de l'avoir amené ici !
- Certainement ! dit Charles avec enthousiasme.

Avant d'entrée dans cette pièce, Charles observa l'intérieur par le petit interstice en verre pas plus grand qu'une feuille A4 et vit une femme assise devant une table vide. Charles diminua la luminosité de la pièce avec un bouton variateur qui était juché devant la porte. Tout en tournant le potentiomètre vers la gauche il regarda ses deux compères et ajouta :

- Je crois qu'il va faire beau aujourd'hui, des températures caniculaires sont annoncées.

Virginie regarda le commissaire Vrignaud d'un air interrogateur et elle sentit que la réciprocité se lisait aussi dans ses yeux. Après quelques secondes Charles entra et fit quelques pas. Il s'arrêta net devant la femme assise et s'enquit de dire avec politesse :

- Madame, je vous souhaite une bonne journée !

Charles tourna les talons laissant les trois personnes interloquées dans la salle. Madame Guitry qui tenait ses lunettes de soleil entre ses mains ne distingua pas très bien la personne qui lui avait adressé la parole. Cette personne qui d'ailleurs était reparti précipitamment en remettant la lumière sur un degré plus confortable. Le commissaire Vrignaud après avoir, d'un geste d'impuissance, levé les yeux au plafond rompit le silence qui s'était généralisé :

- Bonjour Madame, nous vous adressons toutes nos condoléances. Veuillez pardonner mon collègue mais il pensait trouver une autre personne pour une affaire qu'il suit : il s'est trompé de salle.
- Ce n'est pas grave. Dite moi au moins qu'est-ce que je viens faire ici un lundi de bonne heure
- Nous aurions peut-être dû vous prévenir mais...(*silence*)... le formulaire ne nous ai pas parvenu mais dès que nous l'avons je viendrais vous le remettre en personne madame.

Un flot d'injure déferla sur Virginie et le commissaire qui essayèrent l'affront sans broncher avec la dignité des personnes aux mauvais endroits. Madame Guitry n'omit pas de dire son exaspération de la police avec des termes un peu moins élogieux et elle partit en trombe.

- Je vous raccompagne ? hasarda de dire Virginie.

- Non !

Les deux professionnelles emboitèrent le pas de la veuve mais ils bifurquèrent dans le hall d'accueil à grande enjambé : direction le sous-sol. L'empressement du commissaire n'annonçait rien de bon pour Charles.

La porte vola d'un coup d'épaule bien placé et un hurlement raisonna dans le bureau :

- CHARLES ! mais bon dieu à quoi tu joues ? Tu vas me faire péter une artère avec tes conneries ! ça t'amuse de jouer avec les gens ?

Charles restait impassible, assis sur sa chaise. Son regard trahissait une certaine joua que Virginie décrypta comme la malice d'un mauvais tour d'un garnement. Pourtant il n'en était rien. Vrignaud reprit :

- Tu vas prendre l'air mon gars ! tu pars tout de suite avec la patrouille n°4 pour ne plus te voir ici. Je ne veux pas te revoir aujourd'hui ni entendre quoi que ce soit sur toi cette semaine !

- Fantastique ! objecta Charles.

- Mais tu sais que....enfin je... il va falloir... et puis merde !

Le commissaire Vrignaud claqua la porte. Dans un théâtre et à cet instant, Virginie aurait applaudi la performance de la scène mais la réalité était bien présente.

- Vous venez mademoiselle on part faire une ballade avec nos collègues de terrain !

Elle le suivit et ils débouchèrent sur le parking réservé au véhicule de patrouilles. Là les attendait un binôme de policier qui visiblement avait été briffé de la situation. Aucun mot ne fut prononcé en entrant tous les quatre dans la voiture qui démarra en direction du sud-est Parisien.

Virginie pensa que ça vie était hors du commun et que vraiment elle ne se sentait aucunement à l'aise depuis qu'elle avait foulé les pavés du commissariat. Elle brisa le silence et se tourna vers Charles :

- Commissaire ! j'ai plusieurs demandes si vous voulez que je reste ici.
- Allez-y mademoiselle...
- D'abord vous arrêtez de m'appeler « mademoiselle » ! c'est dégradant ! Je pourrais moi aussi vous affubler de ce genre de commentaire !
- Si vous vous sentez lésé je conçois à arrêter. Il n'y avait là nullement mépris de ma part...
- Ensuite je veux savoir ce qui se trame sur cette affaire, à quoi vous jouez ?
- Patience, laissez-moi encore jusqu'à demain et je me ferais un plaisir de tout vous raconter.

Les deux policiers assis paisiblement à l'avant écoutaient avec enthousiasme ce qui se passaient derrière, avec la ferme intention qu'une fois rentrée au bercail toute la PJ serait au courant : le commissaire Beaumont avait trouvé une forte tête dans son équipe et il allait enfin se faire marcher sur les pieds.

Un message par radio brisa cette jubile réflexion des deux policiers :

- Patrouille n°4, a vous....
- Patrouille 4, on vous écoute.
- Allez immédiatement au 13 Quai Henri Pourchassé à Ivry-sur-scène. On nous a signalé qu'un pêcheur a repéré un corps. Vous allez sécuriser le périmètre là-bas
- Bien reçu

Après quinze ans de métier, les deux comparses n'avaient plus l'appréhension des interventions car ils en avaient vu et revu des scènes des crimes, de drames et de souffrances. Ils en oublièrent presque les deux invités en pénitence derrière. Ils mirent les gyrophares et la vitesse limitée à 50 fut vite franchit dans la rue de la ville des Lumières. Ils n'échangèrent aucun mot jusqu'à leur arrivé sur les lieux où déjà les professionnelles de « la Crime » s'afférait à baliser les lieux. Virginie reconnut la même lueur joyeuse dans le regard de Charles et elle frissonna par tant de cruauté. Elle se trompait également sur ses intentions...

Chapitre 14 : Une affaire en plus ?

Lundi 8 juin 2015, 9h30

Une foule de badaud commençait à affluer sur le rebord de la Seine espérant apercevoir les plongeurs qui s'afférait à draguer la berge et qui sait, peut-être prendre une photo sur leur smartphone d'un cadavre pour le partager sur les réseaux sociaux...

Les deux policiers étaient réglés comme une horloge et savaient quelles directives entreprendre car déjà ils commencèrent à écarter les curieux en leur priant gentiment de déguerpir. Au besoin ils usèrent de leur force pour éloigner les plus récalcitrants.

Un autre point revenait sans cesse sur chaque intervention, comme pour entraver un peu plus l'enquête et titiller les garants de l'ordre déjà assez tendu : les automobilistes se sentaient épris d'une mission de ralentir, de scruter les lieux et parfois de s'arrêter pour s'émerveiller du spectacle gratuit, demandant aux policiers qui faisaient la circulation sur la voirie quelle drame s'était produit, comme de petit enquêteur avide de tout savoir. Déjà une foule de voiture sur cette route D152 qui longeait la Seine se profilait.

Virginie repensa à la première semaine d'un stage qu'elle avait effectué dans un petit commissariat quelques mois plutôt: son équipe était intervenue sur un AVP, Accident de Voie Publique, qui s'annonçait particulièrement meurtrier. Un chauffeur de poids lourd était venu s'encastrier dans un véhicule roulant en sens inverse. La voiture méconnaissable dans lequel trois passagers s'y trouvaient avant l'impact gisait sur le bas-côté de la route. Deux corps enveloppés d'un drap blanc près d'un fossé ne faisaient plus l'attention des

professionnelles dépêchés sur place. Pour essayer de sauver la malheureuse conductrice qui était restée coincé dans son véhicule, une désincarcération par les pompiers avait débuté avec une pince pneumatique broyant la tôle froissée. Il a fallu un travail d'équipe et de cohésion pour en venir à bout et sortir la conductrice 1h30 après. Malheureusement les deux passagers arrière n'avaient pas eu la chance d'être secouru à tant du fait d'un non port de la ceinture.

Pendant ce temps un automobiliste avait cru bon de s'arrêter et de sortir de son véhicule armé d'un appareil photo reflex. Il s'approcha de la carcasse fumante de la petite Clio rouge et devant le parebrise explosé, il se mit à mitrailler de photos la pauvre victime qui hurlait de douleurs. Cet automobiliste bouscula plusieurs pompiers qui essayaient tant bien que mal de sauver la victime en leur demandant de se décaler pour une meilleure prise de vue du sang qui parcourait le visage de la victime.

Excédé, un pompier fit volte-face et décocha un magnifique Uppercut qui envoya au tapis le spectateur mal intentionné. Son appareil photo ne survécut pas à la botte taille 45 du commandant. Fusant d'injures il repartit la queue entre les jambes en allant porter plainte contre ses agresseurs. Cet homme ne comprenait pas car il se sentait dans son droit et il s'avéra qu'il était également hors pair dans la procédure judiciaire et la recherche incessante de causé du tort mais toujours « dans son bon droit ». Bien entendu quand il alla au poste de police pour formuler sa requête, aucun témoin « n'avait été présent » et sa plainte fut classée sans suite. Bien entendu également personne des intervenants sur l'accident ne prétendit connaître cet individu, même pas Virginie qui assista pourtant à la scène comme tous ses confrères. Il valait mieux fermé les yeux pour une cause noble et partagée. La nature humaine déborde parfois d'un côté malsain et incompréhensible.

Revenant de cette longue rêverie, Virginie se parât d'un bandeau « POLICE » sur son bras droit et passa en dessous du bandereau de sécurité qui « gelait » la scène de la découverte, laissant les deux policiers rencontrés plutôt se charger de la circulation. Les gyrophares des véhicules de pompiers et de policier se reflétaient par intermittence sur le mur opposé à la route.

Toute la force policière et médicale convergeait vers ce point. Virginie et Charles arrivèrent quant à eux au début de cette découverte macabre et purent assister aux prémices du fonctionnement de cette organisation. En grand gentleman, Charles leva le bandeau de police et invita sa collègue à passer dessous en l'accompagnant avec un geste du bras, lui frôlant légèrement les hanches. Ensuite ils passèrent par une petite porte en ferraille qui était la seule ouverture pour accéder à la Seine car un grand mur de béton longeait la route. Virginie demanda si elle pouvait être utile et se retourna vers Charles qui avait visiblement disparu. Elle le chercha du regard et haussa les épaules d'un geste désespéré. « A quoi il joue ? ».

Il y avait près de la berge la commissaire JACQ Catherine, « la fameuse fausse secrétaire » qui discutait avec un homme d'âge mur portant sur lui une blouse blanche, une charlotte et un masque de protection jetable.

- Ah, venez Leroy, je vais vous présenter au médecin légiste DANY Franck. C'est un vétéran du crime, toujours là pour nous épauler...

Virginie se souvint du nom sur l'autopsie de Mr Guitry : *chef de Service Dr DANY Franck, médecin légiste et expert auprès des tribunaux de Paris à l'institut médico-légal de Paris*

- Merci Catherine, dit le médecin. On m'a dit que vous avez rejoint la maison sous le commandement du commissaire Beaumont... Vous n'êtes pas avec Charles ?
- C'est que... il a disparu je ne sais pas où il est allé. Nous sommes arrivés sur les lieux et il s'est volatilisé.
- Ça c'est du Charles tout craché ! reprit la commissaire Jacq. Vous allez me suivre maintenant le temps que l'on retrouve notre fugitif !

Virginie emboita le pas du commissaire et du médecin et ils arrivèrent devant la berge où un bateau pneumatique arrivait à leur rencontre. Le médecin s'adressa à la jeune lieutenant :

- Vous connaissez un peu le boulot du médecin légiste ?
- Je n'ai pas eu à faire personnellement avec votre corps de métier, je ne connais que très peu de chose.
- Un premier point essentiel : nous ne restons pas à la morgue toute la journée et nous voyons la lumière du jour ! Nous intervenons dans la plupart des homicides et suicides pour l'enquête. Nous, médecin légiste, intervenons sur toute la chaîne criminalistique jusqu'en procès en cour d'assise si on en arrive là. Dans un premier lieu je vérifie les lieux de la scène, je tente de dater la mort au plus près, j'essaye de connaître l'origine du décès et ses circonstances. Sachez que je suis le seul à toucher le cadavre, sauf bien sûr pour les cas de noyade ou interventions de réanimations. Ainsi j'établis le certificat de décès après avoir fait des examens externes et des prélèvements sur le cadavre.

Pendant que le médecin légiste parlait, le bateau pneumatique de la police venait accoster sur la rive avec en son bord trois plongeurs, un policier debout aux commandes,

un policier en vigie sur la proue et une civière en son centre ou reposait la forme d'un corps sous un drap. Ils hissèrent le cadavre sur la berge puis entreprirent de tendre des draps blancs à mains tendues sur les quatre coins de la civière pour endiguer le regard des badauds ou journalistes en manque de scoop.

La jeune officier, la commissaire et le médecin légiste s'engouffrèrent dans cette enceinte de fortune. Une odeur bien caractéristique de chaire putréfiée embauma le petite espace et Virginie ne put contenir un réflexe de porter la main sur sa bouche et son nez. Déjà un policier qui sous-tendait le drap détourna d'un geste brusque sa tête vers un air plus pur. Le médecin s'adressa à l'officier chargé du repêchage de ce corps inerte.

- Pourriez-vous m'indiquer les circonstances de cette découverte ?
- Affirmatif ! Nous avons reçu un appel vers 8 heures d'un joggeur qui courait sur le chemin de halage, longeant la berge de la Seine. Il a aperçu ce qui croyait être un cadavre de chien. La brigade fluviale patrouillait à quelques encablures d'ici et en trois minutes ils sont parvenus sur les lieux. Rien n'a été vu et ce n'est qu'en dernier lieu avant de partir qu'une masse a été aperçue sous les branchages là-bas.

L'officier désigna un amas de branchage qui effleurait l'eau puis continua d'un geste en balayant la seine de son doigt

- Vous voyez le signalement a été fait à environs 80 mètres en amont de là où on a retrouvé le cadavre enchevêtré dans les branches. Le courant est suffisamment fort pour charrier les objets et nous avons eu de la chance que les branches stoppent la progression du corps.
- Merci, fit le médecin légiste qui naturellement reprit le cours particulier qui s'adressait à Virginie. Voilà le pourquoi je suis ici, il y a trois points à éclaircir

qui sont indissociables de mon métier : les causes de la mort, depuis combien de temps est-il mort et l'identité de la victime. Il y aura trois conclusions en découlant : mort accidentelle, homicide ou suicide. Maintenant accrochez-vous je crois que nous ne sommes pas en présence d'un noyé « frais ».

Le médecin enfila des gants jetables puis souleva le drap, découvrant le visage tuméfié de ce qui ressemblait vaguement à une tête humaine d'une couleur grise et d'un aspect insoutenable. Virginie pâlit instantanément ainsi que quelques policiers qui avaient eu la curiosité de jeter un rapide coup d'œil. Le médecin reprit son monologue, non sans un certain détachement que seul des gens d'expériences pouvaient prétendre :

- Visage méconnaissable, paupières et lèvres tuméfiées et gonflées, l'épiderme du cuir chevelu commence à se décoller. Une circulation posthume apparaît sur le coup et certainement sur le tronc, je vois aussi « la tâche verte » qui progresse maintenant vers les membres et la tête. Vous voyez ici...

Le médecin légiste souleva le drap jusqu'au ventre de la victime

- ... sous le survêtement gris, on peut voir la masse abdominale proéminente de façon exagéré : ce n'est pas une gestation mais belle et bien le travail du temps sur le corps dans l'eau. C'est une dilatation gazeuse dû à l'activité bactérienne intestinale qui fait remonter le corps au bout de quelques jours ou semaines. Au vue de toute les lésions qu'on aperçoit seul l'autopsie nous révélera si elles ont été faites ante-mortem ou post mortem et encore, vu la dégradation du macchabé cela ne sera pas chose aisé ! Un corps charrié dans l'eau subit des dégâts, frottement, déchirement, il y a même des bestioles qui viennent se servir... Je vais protéger les téguments de toutes les contaminations dû aux transports.

Il joignit la parole à son geste car il attrapa des sacs en carton et les positionna sur chaque bras et pieds nus en les enroulant avec de scotchs. La vision quasi grotesque de ces gants et sur-chaussures improvisés donnait un ensemble qui semblait irréaliste. Virginie n'en avait que trop vu et commençait à ressentir un étourdissement et un violent mal d'estomac. Le médecin fouilla dans les poches de la victime pour chercher une quelconque trace d'identité mais fit choux-blanc : aucun papier d'identité ni quoi que ce soit pouvant révéler à qui il avait à faire. Le légiste reprit :

- Ce n'est pas la peine de rester plus longtemps ici, l'altération de cadavre à l'air libre va être délétère sur les preuves et indices de sa mort. Il sera mieux au frais dans mon service. Tout ce que je peux dire c'est que c'est une femme plutôt jeune, cheveux brun, taille moyenne et au vue de ses vêtements c'était une sportive connu des lieux. Il est probable que vu l'état des vêtements déchirés et du manque de chaussures, elle a dû être charrié violemment par les eaux depuis pas mal de temps. Elle est dans l'eau depuis au moins 15 jours. Elle est peut être tombé du pont là-bas ou de l'écluse en aval du pont.

Le médecin Dany montra du doigt le pont du Port à l'Anglais qui traversait majestueusement la seine. Il prit ensuite un écouvillon qu'il frotta dans la bouche de la malheureuse et dit que cela servira à essayer d'identifier la personne par l'ADN. Il promit de faire le certificat de décès une fois la levée du corps faite et une fois qu'ils seront dans son institut car il avait oublié le formulaire en venant. Le commissaire prit la parole à l'intention de son équipe :

- Vous allez interroger toutes les personnes qui passent par ici, en leur demandant comme signalement si ils ne connaissent pas une jeune femme de taille moyenne,

sportive, cheveux brun mi- long et portant un jogging gris rayé. Je veux aussi deux policiers sur le pont là-bas pour voir s'il n'y a pas d'indices. Je veux aussi qu'on fasse un tour sur le fichier des personnes disparues depuis un mois et voir si son signalement correspondrait avec quelqu'un. Virginie et moi accompagnons le cadavre à la morgue pour une autopsie dans les plus brefs délais. Vous savez ce qu'il reste à faire.

Tel un mécanisme bien huilé dont un seul cerveau commandait le tout, les policiers se mirent en marche avec efficacité et sans un mot. Virginie fut très surpris par l'aplomb que dégageait la commissaire Jacq fasse a ses paires, elle qui avait joué parfaitement le rôle d'une secrétaire se retrouvait brillamment dans le rôle de chef d'une équipe.

La joggeuse fut mise dans un sac noir hermétique pour ne pas subir l'odeur pestilentielle de la putréfaction lors du transport. Quatre policiers soulevèrent le brancard et l'emmenèrent dans un véhicule de pompier qui fila directement l'institut médico-légal de Paris situé à sept kilomètres de là.

Virginie reprenait vainement ses esprits, toujours sous le choc d'une première rencontre avec une personne décédée atrocement méconnaissable. La jeune officier fut happé dans le véhicule de police que la commissaire Jacq entreprit de conduire avec à son bord le médecin légiste. Une conversation s'installa entre eux deux et laissa à Virginie, assise à l'arrière, une impression de détachement presque irrespectueux vis-à-vis de la morte.

- T'as entendu parler qu'il allait sortir un nouveau Star Wars ? demanda la commissaire Jacq à son ami médecin légiste.

- Ah oui ! mais surtout encore une fois sous la baguette de John Williams, mon compositeur fétiche ! tu le connais ?
- Pas vraiment...
- Inculte que tu es ! Indiana Jones, les dents de la mer, Star Wars, la liste de Schindler, Mémoire d'une Geisha, Harry Potter et j'en passe. C'est un bonhomme de 83 ans et il se porte comme un charme. Il faudra garder son cerveau à sa mort pour disséquer les pensées d'un génie...
- T'es toujours morbide comme ça ? enfin je veux dire tu tournes toujours autour de la mort ?
- Que quand je suis en service madame ! Sinon je parle gastronomie, tu me dois toujours un resto car la dernière autopsie j'avais raison : c'était bien les clés de son coffre-fort qu'il s'était enfourné dans le rectum avant son suicide pour ne pas que sa femme ne lui prennent son argent, un mec lucide en somme. Il pensait qu'elles resteraient dans les annales de son histoire perdu à jamais.

Un regard complice fut vite évaporé en entendant derrière eux un soupir émanant de Virginie. Cela ne les empêcha pas de continuer de divaguer sur le beau temps ou sur les sorties cinéma à venir.

Chapitre 15 : Institut médico-légal de Paris

Lundi 8 juin 2015, 11h05

Le véhicule de pompier qui roulait à vive allure devant les trois comparses mis son clignotant pour tourner à gauche et s'engouffra dans une cour étroite gardée par deux grandes portes sombres et massives. La voiture de police qui le précédait fit le tour du bâtiment ornementé de brique rouge pour venir se garer devant un majestueux perron où l'on pouvait lire, incrusté dans le marbre, « Institut MEDICO LEGAL ».

Les trois professionnels du crime s'introduisirent par la porte principale puis ils passèrent dans un long couloir appelé « couloir des familles » où l'on accueillait les proches d'un défunt assassiné ou ayant été trouvé décédé sur la voie publique. Il y attendait deux personnes âgées, assis avec recueillement les moins jointes et les yeux fixant les carreaux du sol, l'air grave. Quatre magnifiques bustes prônaient dans ce hall d'accueil, regardant fixement un petit passio extérieur où verdoyaient une végétation entretenu et un vieil arbre déployant majestueusement un sentiment de sérénité inhérent et indispensable en ses lieux. Ils passèrent le couloir et arrivèrent dans le bureau du médecin.

- Ecoute Catherine... j'ai au moins 120 cadavres au sous-sol et cet après-midi je dois autopsier cinq clients qui doivent être remis aux familles dès ce soir. Je te promets au mieux de pouvoir pratiquer l'autopsie de la joggeuse demain matin. C'est tout ce que je peux faire.
- De toute façon je n'ai pas le choix, fait au mieux mais appelle-moi et envoie-moi dès que possible ton rapport par mail.

Il sortit un sandwich qu'il s'empressa de mordre avec avidité.

- Œuf tomate mayonnaise jambon : les meilleurs que ma femme puisse faire. Désolé je n'aurais pas le temps de me sustenter après... C'est mon petit plaisir de la journée dit il la bouche pleine.
- Et nous on va te regarder manger ?

Il hocha de la tête pour donner son consentement mais la commissaire Jacq ne l'entendit pas de cette oreille.

- Laisse va ! j'amène Virginie faire un petit tour du propriétaire...

Il fit le même geste désinvolte, accaparé par les saveurs qui explosaient en bouche. Virginie se dit vraiment que l'homme n'aura jamais aucune capacité pour pouvoir entreprendre deux choses en même temps.

La commissaire commença la visite au sud-est du bâtiment par une immense salle d'une hauteur impressionnante. En entrant, La commissaire Jacq se tourna vers Virginie et d'une voix chuchotant lui expliqua :

- Ceci est la bibliothèque de l'institut.

Entendre une voix murmurer alors qu'il n'y avait personne en ces lieux et le si peu de mots emplis ce moment de solennité dans le cœur de Virginie.

Il y avait au centre de la bibliothèque une vaste table ovale en chêne massif pouvant soutenir une réunion d'au moins vingt-cinq personnes au bas mot. Au-dessus des grandes ouvertures incurvées en leurs sommets se déployaient sur les quatre côtés une petite coursive qui regorgeait d'ouvrages entreposés dans de larges étagères incrustées aux murs. On accédait vers ses reliques de la connaissance policière et médicale par un escalier en bois qui était entravé en sa dernière marche par une grille dont l'ossature était en bois. Elles

arrivèrent au milieu de cette vaste salle et purent contempler les vitrines apposées entre chaque fenêtre. Elles contenaient des crânes humains de différentes tailles ou bien coupés dans différentes coupes. Il y avait même des cadavres momifiés et autres bizarreries qui firent frissonner la nouvelle visiteuse. Par la fenêtre donnant sur la rue, Virginie put apercevoir au travers de la fenêtre le métro aérien qui passa, laissant un bruit sourd s'éprendre dans l'institut.

Elles continuèrent leur traversé de la grande bibliothèque et passèrent par une porte dérobée qui se trouvait sur leur droite. Après quelques couloirs elles atteignirent un amphithéâtre. Il comportait huit rangés de bancs qui s'échelonnait jusqu'au plafond de la salle et pouvait contenir cent cinquante curieux qui, en se penchant vers l'antique attraction en son centre, pouvait scruter une large table en inox où probablement des centaines de cadavres avaient été disséqués pour la postérité médicale. Virginie ne put s'empêcher d'imaginer de jeune boutonneux assis en demi-cercle désirants faire carrière dans le monde médicale venir avec une curiosité morbide pour assister à une dissection sur un corps, examinent avec avidité l'anatomie d'un cadavre, épreuve que peu de gens pouvaient surmonter sans éprouver un malaise ou sans vomir et surtout pas Virginie !

Elles finirent par se diriger vers une porte magnétique où la commissaire Jacq frôla sa main sur l'interrupteur optique de mouvement et deux portes coulissantes s'écartèrent silencieusement, laissant place à une macabre mascarade : cinq personnes en blouse verte transféraient sur une table en inox un corps nu d'un jeune homme qui avait les mains jointes sur le ventre et les paupières fermés. Il semblait porté des contusions sur tout le thorax et une vilaine plaie rougeâtre lui barrait la moitié du front.

- Bon on y va ! Dit la commissaire Jacq s'adressant à l'une des cinq personnes qui s'avéra être le médecin légiste Dany.

Celui-là même qui fit un hochement de la tête (ce qui semblait être sa marque de fabrique). Il rajouta ensuite avec un mouvement de tête vers le pauvre jeune homme gisant sur l'inox :

- Vous seriez venu cinq minutes plus tard et je pense que mon client n'aurait plus été présentable surtout avec les ouvertures que je compte pratiquer dessus....

Tout le monde se tourna vers Virginie qui blêmit rien qu'à l'idée de savoir se corps charcutés par des mains expertes. Après que la porte fut fermée et que les deux comparses aient pris le chemin de la sortie, La commissaire Jacq demanda :

- Alors cette visite ?
- La prochaine fois je prendrais un guide pour m'expliquer...

Le ton venait tout droit du cœur, il est vrai que Virginie bouillait d'amertume de ne pouvoir exprimer son tempérament, elle qui avait dû réprimer son sentiment d'injustice et elle se devait de rectifier cela. Un sourire entendu parcourus le visage du commissaire qui invita Virginie dans le véhicule de fonction de la police et lui expliqua qu'il fallait retourner au commissariat pour tenter d'identifier la victime retrouvée flottante dans la Seine.

En cours de route, Virginie entreprit de débiter la conversation sur un point qui la taraudait :

- Vous connaissez bien le commissaire Beaumont ?

- Oh là je t'arrête tout de suite, d'une part appel moi Catherine et d'autre part on peut se tutoyer...
- Euh... Catherine tu peux m'en dire plus sur Mr Beaumont ?
- C'est un oiseau rare, c'est une personne à qui je confiais toutes les enquêtes de Paris si je le pouvais, avec carte blanche. Il est d'une pertinence redoutable. Tient par exemple, le mois dernier, le tueur en série RITERVAL dit « L'étrangleur » qui a tué plus de trente jeunes femmes : c'est grâce à Charles que nous l'avons interpellé. Tu sais comment il a fait ?
- J'avoue que j'ai entendu cette histoire dans les médias mais je ne savais pas qui ni comment il a été coincé...
- L'individu avait un procédé bien à lui pour choisir ses victimes et pour procéder à leur assassinat : il choisissait scrupuleusement des jeunes femmes, il les suivait jusqu'à chez elles et là il parvenait à rentrer dans leur domicile. Ensuite ils les attachaient toujours avec le même procédé, puis les violaient... enfin bref je te passe les détails pour finalement les étrangler. D'ailleurs les filles étaient violées pré et post mortem. Durant un interrogatoire d'un suspect, Charles m'avait demandé de me tenir dans la pièce dos à eux avec les cheveux détachés. C'est alors qu'il avait remarqué un changement de regard et d'attitude de ce suspect quand il s'était mis à refaire un nœud technique devant la personne avec une corde. Le suspect ne cessait de regarder la corde et moi il paraît, il semblait revivre une scène avec intensité dans son regard et avec désirs, une pulsion était palpable à mon égard. Mais durant la garde à vue de quarante-huit heures rien ne fût établi. Les « Serials Killers » sont de fin manipulateur et c'est comme ça qu'il charme les victimes ou qu'ils commettent des crimes sans en transparaître aucunes

émotions, ni avant, ni pendant, ni après. Aucun remords et encore moins de scrupules, ce qui les intéresse avant tout c'est leurs pulsions. Nous sommes des objets pour eux, ils n'ont aucune empathie... Charles était pourtant convaincu qu'on avait bien le meurtrier en face de nous mais il a fallu le laisser filer faute de preuves et d'aveux. Au meurtre suivant et le dernier, Charles avait « demandé » avec tout son caractère de laisser la scène de crime telle qu'elle et de repartir sans rien toucher, au moins pour 24 heures. Je te raconte pas le barouf dans le commissariat. Toujours est-il que le meurtrier était revenu dans l'appartement de la victime pour sans doute s'amuser encore avec elle et Charles l'avait coincé, cacher derrière une porte. Le meurtrier était Edmond RITERVAL et il était revenu là où il avait commis ses méfaits car il avait aussi la manie de nécrophilie. Y a quand même des gens louche dans Paris. Et toi, que connais-tu de Charles ?

- Charles m'a expliqué pourquoi il était devenu comme ça, sa famille...
- Ah...

Un silence de quelques secondes s'immisça dans l'habitacle, laissant le sentiment de confiance au point mort. Elles arrivèrent bientôt au « 36 » et tandis que le véhicule s'immobilisait sur le dernier feu rouge, Catherine tourna la tête vers sa subordonnée et lui confia :

- Si Charles t'as dit tout ça, c'est qu'il a un profond respect pour toi. Il ne fait jamais les choses par hasard... Il m'a fallu cinq ans avant de savoir d'où il venait et encore un petit plus pour connaître son histoire. Un conseil : ne perd pas cette confiance sinon il ne te le pardonnera jamais.... Et moi non plus !

Un sentiment de rivalité et de jalousie était né entre les jeunes femmes, sans que Virginie eut été le commanditaire ni l'instigatrice. Pourtant Virginie ne sentait aucune attraction pour Charles, elle aurait bien voulu se défendre mais à quoi bon ? Ce n'était pas un terrain dont elle paraissait à l'aise.

Les portes claquèrent et les pas sur le pavé raisonnèrent jusqu'à la grande porte. Elles montèrent les escaliers quatre à quatre et s'engouffrèrent dans le bureau de Catherine. Là était assis paisiblement Charles, les deux pieds sur la table et lisant un tabloïd vantant sur la première page « j'ai quitté mon mari pour vivre avec sa sœur »

-

Chapitre 16 : Troisième Flashback

28 juin 1985 : 17h45

Le petit Charles ne savait quand il allait pouvoir rentrer chez lui. Souvent il retournait devant la porte de son appartement et personne ne lui répondait. Il s'asseyait sur le paillason et s'endormait en chien de fusil jusqu'à ce qu'un coup de pied, vers 5h du matin, le réveille en sursaut (celui de sa mère qui rentrait passablement éméchée).

Il n'avait plus envie de cette vie, il voulait partir, mais où ? Charles descendit et s'assit à l'extérieur sur les marches qui donnaient dans l'immeuble. Il enleva son cartable qu'il posa devant lui et entreprit de manger le bout de pain qu'il avait pris dans la cuisine. Il se dit qu'il valait mieux garder le bout de chocolat pour plus tard.

Un vieux chien errant était parvenu à sa hauteur, les yeux pleins d'attentes et la truffe humectant les douceurs imperceptible à l'homme de l'odeur du pain. Charles osa tendre la main pour caresser le molosse quand il comprit que le canidé n'avait aucune hostilité dans son regard. Au contraire, il s'assit à son tour à côté de l'enfant, sa tête tournée dans la même direction que lui, regardant de temps en temps et avec avidité le pain qui s'amenuisait dans la bouche du garçon. Le dernier morceau fût proposé à son compagnon d'infortune qui le prit et le savoura, avec un filet de bave se répandant sur les marches.

- Pauvre bêtes, toi aussi tu n'as pas une vie facile....

Après ce festin improvisé, le chien se leva et fila en vitesse, longeant l'immeuble puis il disparut dans l'angle. Charles se sentit vraiment seul et n'en voulu pas du tout à cet animal d'être parti si tôt. Il trouva la force de se relever à son tour et prit la direction opposé, vers un endroit qu'il connaissait bien.

Après trois quart d'heure de marche sans interruption, ses petites jambes l'avaient amenée devant une maison miteuse dont le toit laissait apparaître la volige à certain endroit. Il sonna une cloche qui se trouvait devant la porte d'entrée. Après quelques instants une masse sombre se profila dans les carreaux opaques jaunes de la porte et on entendit trois cliquetis distincts avant qu'elle ne s'ouvre.

Un vieux monsieur se tenait là, les cheveux grisonnant emmêlé et la démarche vouté. Il scruta son petit invité quelques instants et sans posé de question lui dit :

- Entre Charles...

C'était l'ancien bibliothécaire à la retraite qui vivait là. Charles l'avait rencontré au détour d'un rayon de livres à la bibliothèque municipale. Il paraissait peu avenant au premier regard, avec sa boucle d'oreille et ses tatouages sur les avant-bras. Ils avaient sympathisés avait Charles un jour où il tenait dans ses mains un ouvrage de Jean-Paul Sartre et le vieil homme, qui se prénomrait Philippe s'était montré intarissable sur le sujet. Un lien d'amitié fort, comme un grand-père pour son petit-fils était né. Philippe ne posait jamais de question à son nouveau protégé, il considérait que la curiosité sociale n'était pas la décence de l'âme et que pour connaître un Homme il fallait sonder ses actions présentes.

Charles, avant d'entrée ne put s'empêcher de lui dire sur un ton de reproche :

- Je suis venu vous voir ici.... Mais...
- Mais je n'étais pas là ! Le corps médical a préféré me séquestré dans leur purgatoire qui lui n'a pas voulu de moi, enfin pour un court laps de temps...

Charles compris que son ami était malade, il avait le teint pâle et le souffle court. Les petits pas et l'effort qu'il avait mis pour arriver jusqu'à son fauteuil le confirmait. Ce n'était pas une maladie dont on guérit, Charles le sentit très bien.

- Tu peux rester autant de temps que tu veux mon bonhomme, ma demeure et la tienne. Regard là-bas sur la table, je t'ai apporté quelque chose pour toi.

Un long doigt maigre pointa vers une petite table où était posé un paquet auréolé d'un ruban de soie rouge. Charles avança et prit le paquet avec autant de précaution qu'une relique en porcelaine. Le paquet était de la taille d'un dictionnaire et tout aussi lourd. Charles alla chercher une chaise et la plaça à côté du vieil homme.

- C'est pour toi Charles, je n'attends de toi aucune forme de protestation ni d'opinion contraire. Ouvre-le !

Charles s'exécuta en commença à enlever le ruban qu'il posa sur ses genoux. Après une habile manipulation qui ne déchira pas l'enveloppe, il en sorti un livre dont la couverture en cuir épaisse laissait apparaître un titre enluminé « *lignumque scientiæ* ».

- *Lignumque scientiæ* , « l'arbre de la connaissance » Charles...c'est un incunable !
- Un incunable ?
- Oui, c'est un livre très précieux et rare, il a été éditée en 1491 et recèle un trésor de vie à ceux qui savent le lire. Je te le lègue Charles, il est à toi.

Le garçon resta interdit ne sachant que dire mais il entreprit de l'ouvrir à la première page où une magnifique enluminure d'un chevalier était incrustée à une lettre majuscule « L »

- Lux ex sola.... Je ne comprends rien !

- Viens, approche, je vais te lire la première page.

Charles, l'espace d'un instant, était redevenu un enfant quand il monta sur les genoux de Philippe, écoutant avec avidité la traduction du vieil homme sur le texte en latin :

- *La lumière vient du savoir et sera le seul Salut à l'Homme. L'ignorance ne peut que mener vers un chemin tortueux et sinistre, affaiblissant le règne humain et l'amenant au chaos. Celui qui sait pourra alors détenir les clés tel un chevalier trouvant le Saint Graal de la spiritualité. L'arbre de la connaissance à besoin de profondes racines qui le nourrit comme on nourrit l'âme de textes, d'expériences et de rencontres. L'hérésie d'une telle pensée me vaudra le bucher si l'inquisition en prenait connaissance ; entre vos mains se cache un grand pouvoir qui doit rester secret au quidam et perpétué dans un plus grand secret aux êtres de confiances.*

Charles écoutait avec attention la voix tremblante du vieillard qui emplissait le petit salon avec chaleur. Les mains ridées refermèrent le livre relié en cuir et la voix reprit avec encore plus d'intensité et d'émotion :

- Je te laisse déchiffrer et lire le reste seul comme je l'ai fait soixante an avant toi. Cette quête tu dois la faire sans en parler à quiconque. Il te faudra bien sûr apprendre les rudiments du latin mais je sais que tu en es capable.

Une toux rauque prit l'homme assis dans son fauteuil et il fallut plusieurs secondes avant qu'il ne put reprendre :

- Toute ma vie je n'ai su comment réussir à transmettre ce que je savais... et tu es venu à ma rencontre. Tu verras il y aura bien des choses que tu pourras apprendre. Il est grand temps d'arrêter pour aujourd'hui, il se fait tard et je te conseil de venir

à table pour que nous puissions souper ensemble. Je te conseil aussi de rester dormir ici Charles, tu sais que j'ai une chambre à l'étage qui est tienne.

Ils se levèrent et allèrent dîner en parlant de tout et de rien. Charles se sentait heureux de pouvoir partager quelques choses avec quelqu'un, il put enfin voir brièvement ce qui ressemblait à de la tendresse (ce qui lui faisait tant défaut dans sa vie...) Ce n'est pas le lendemain mais cinq jours plus tard que Charles se décida à partir de cette maison. Il avait bien entendu appelé entre temps sa mère pour la prévenir de son absence et sa réaction ne fût évidemment sans surprise car dans le combiné il put entendre « *de toute façon que tu sois ici ou à Marseille ce n'est pas mon problème. Tu reviendras quand même avant jeudi parce que je reçois quelqu'un et tu sais que je suis la meilleure maman du monde* ». « Il fallait que je revienne pour que ma mère fasse bonne figure » pensa Charles au moment de raccrocher.

Deux semaines s'écoulèrent quand Charles reçut la visite d'un jeune homme chez sa mère. En ouvrant, sa mère avait toute de suite entreprit de charmer cet homme pour en faire son nouvel amant mais il ne l'entendit pas de cet oreille car il alla voir directement Charles dans sa chambre, les yeux brillants d'émotions, laissant la jeune femme dépitée d'un tel refus qu'elle n'avait guère l'habitude.

- Bonjour Charles, je peux entrer ?

L'enfant était assis par terre absorbé dans ses lectures. Des ouvrages étaient entassés à côté de lui avec essentiellement des livres de traductions latines, d'histoires et d'œuvres classiques. Quand Charles leva la tête vers l'homme, il sembla y reconnaître des traits familiers qu'il connaissait. Il répondit timidement oui et l'inconnu alla s'asseoir sur le bord du lit en invitant l'enfant à faire de même :

- Je suis le neveu de Philippe... Dis-moi c'est comme ça que tu passes tes vacances d'été ? Tu n'as pas vu le beau temps dehors ?

Un regard d'étonnement se lut sur le visage du garçon qui baissa les yeux de honte car il ne pouvait lui dire que oui, il passait les vacances en s'absorbant dans la lecture pour échapper à une vie morose et que sortir, pourquoi faire ? Son cœur s'accéléra tandis que des mains réconfortantes lui enveloppaient les épaules. Leurs regards se croisèrent, restant figés et suspendus dans le temps, ces regards naturels qui ne forment aucuns gênes mais qui sont lourds de sens. Des larmes ruisselèrent dans les yeux des deux êtres assis côte à côte : Charles avait compris. La voix éraillée du jeune homme rompit le silence :

- Philippe s'en est allé mon bonhomme. Il m'a si souvent parlé de toi en bien tu sais. Je crois qu'il t'aimait comme un fils et tu l'as sauvé avant qu'il ne parte, réellement. Il m'a demandé de te confier ceci...

Il sortit de la poche de sa veste intérieure une lettre avec écrit dessus « *à remettre à Charles en main propre* ». Charles et l'ouvrit :

« Cher Charles, si nous devons rendre des comptes à Saint Pierre et qu'il nous demande si nous avons fait une bonne action dans notre vie, sache que tu as déjà accompli cette tâche avec bonté et rigueur. Il ne saurait aucun mot juste dans notre langue ni aucun remerciement matériel en ce bas monde pour exprimer ma reconnaissance envers toi. Pourtant je puis t'aider et Jean-Claude, mon neveu qui est à côté de toi et à qui j'ai demandé de t'apporter cette missive, n'y verra aucun inconvénient dans les lignes qui suit :

A toi, Charles Beaumont, je te lègue ma petite maison et tout ce qui s'y trouve. De plus j'ai un compte qui te fournira l'argent nécessaire pour tes études. Tu te rappelles un

jour tu m'avais parlé d'être dans la police : vie tes rêves au lieu de rêver ta vie... alors cet argent fait en bon usage. Il y a derrière ma bibliothèque une pièce bien caché qui pourra t'être fort utile, Jean-Claude l'a connaît et t'y amènera... Je te laisse, avec toute la sincérité et la tendresse qu'il me reste, ADIEU

Philippe REMBAUD»

Le neveu raconta avec émotion que Philippe, avant de devenir bibliothécaire avait été commissaire au 36 quai des orfèvres, le meilleur d'ailleurs. Il avait été un flic à l'ancienne et un fin connaisseur des profils des délinquants et meurtriers. Il avait apporté une approche nouvelle sur les enquêtes car il avait un savoir immense dans ce domaine. La « pièce secrète » regorgeait de documents et témoignages, d'enquêtes et journaux sur ce thème.

En découvrant la lettre en même temps que Charles, Jean-Claude n'eut aucune animosité de voir partir les biens vers un jeune inconnu car il savait que Charles en ferait bon usage. Il y a parfois des familles dont les gènes prédisposent à ne pas s'attacher aux biens de valeurs ni à l'argent pour être heureux.

Ils restèrent encore deux heures à parler, honorant la mémoire du disparut. Il y avait une connexion entre eux et leurs paroles résonnèrent unanimement quand ils parlaient de Philippe.

Charles acquit les biens, l'argent lui permit de faire des études et le plus souvent en internat pour ne pas subir le carcan matriarcal. Sa mère avait d'ailleurs engagé des procédures pour pouvoir bénéficier de ce que Charles avait hérité, légitimement le droit de parenté sur un mineur mais Philippe, avant de mourir d'un cancer, avait tout prévu ce qui permis à Charles d'avoir un souci de moins.

Chapitre 17 : au 36'

Lundi 8 juin 2015, 12h35

- Ce n'est pas la peine de te demander où tu étais passé Charles ? sermonna la commissaire JACQ Catherine.
- Non inutile... rétorqua Charles en tournant une nouvelle page de son magazine.

Il invita les deux femmes à s'asseoir et sorti d'un sac posé à côté de lui des sandwiches qu'il avait dû aller chercher dans la superette du coin.

- Peux-tu regarder dans le FPR Catherine s'il te plait ?

Catherine grommela, s'assit devant son poste d'ordinateur et commença à pianoté sur le clavier tout en dictant à haute voix ses actions :

- Je lance le Fichier des Personnes Recherchées : alors jeune femme 30-40 ans, cheveux brun mi- long, disparue depuis environs 1 mois, j'étends la sélection que sur Paris et Hop, « Rechercher ».

Un retoussement des lèvres de la commissaire suffit à Charles pour comprendre que rien ne correspondait à la recherche et il lança :

- Bon de toute façon c'était couru d'avance pour notre joggeuse ! Essaye d'étendre au niveau national. J'ai eu le médecin légiste Dany au téléphone qui m'a tout expliqué et il m'a dit que l'ADN a été envoyé au labo, on aura les résultats demain.
- Et qu'est-ce que tu en penses ?
- Je pense que le sport est inutile et dangereux !
- Et quoi d'autres ?

- Autopsie : cause de noyade, accident et non suicide ou homicide. Pas de coups ni de viol, L'ADN prélevé ne nous dira rien sauf si on la compare...
- Bref la cata !
- Non, mais j'ai une idée.
- Tiens donc ? Et comme d'habitude tu te la garde jusqu'à ce que tu nous mettes le tout sous le nez bien ficelé ?
- Exactement.
- Vous n'êtes pas très loquace commissaire... intervint Virginie.
- Non.

Ils mangèrent leur sandwich et restèrent à parler du service du « 36 » qui devra déménager en 2017 dans le quartier de Batignolles dans une cité judiciaire. Après quoi Charles s'excusa auprès des deux femmes en prétextant un rendez-vous avec un indic dans Paris et promit d'éclaircir tout ça demain.

- Et moi je fais quoi ? demanda Virginie interloqué de voir encore se défilier son supérieur.
- Faites bonne figure Officier !

Il partit en hâte vers la sortie. Virginie passa son après-midi à décrypter le fonctionnement du commissariat et en se rendant utile comme elle pouvait, ne se légitimant d'être ici ni auprès d'elle-même ni dans les yeux de ses collègues. L'intégration s'annonçait périlleuse... Elle quitta son service à 18h30 pour n'en revenir que le lendemain, dans l'incertitude croissant d'apercevoir ou non son supérieur. Elle voulut avant de partir aller voir le commissaire Vrignaud qui était malheureusement parti en mission.

Chapitre 18 : Où est encore passé Charles ?

Mardi 9 juin 2015, 05h08

La nuit Parisienne avait été une des plus éprouvantes de l'année avec une température ne descendant pas au-dessous de 23°C. Un œil endormi s'ouvrit avec peine sur le réveil qui affichait « 05:08 » en clignotant, laissant un halo rouge vif intermittent dans toute la pièce. Virginie s'assit péniblement sur son lit, la moiteur de son corps lui criait d'aller se rafraichir sous une bonne douche ; ce qu'elle fit... De toute façon il n'était plus possible de retrouver le sommeil. Elle avait mal dormit, son lit en désordre le témoignait et le regard du chat aussi, la chaleur étouffante de son petit appartement ne l'avait pas aidé non plus. Un rêve amer venait également ternir le tableau, elle essaya de s'en rappeler, laissant l'eau fraiche couler sur son corps nu.

Il était question de cauchemar : elle se voyait dans un véhicule suffoquant par les fumées d'échappement et ne voyant rien du tout. Prise de panique elle avait pourtant essayé d'appeler à l'aide mais aucun son n'était sorti de sa gorge : elle n'était donc que spectatrice de sa propre mort sans pouvoir intervenir pour sauver sa propre vie.

Elle décida, au sortir de sa douche, de regarder la télévision qui offrait au spectateur noctambule un magnifique reportage sur la migration des oies cendrées vers l'Afrique du Nord.

L'heure de la délivrance arriva où elle put quitter son logement pour s'engouffrer dans le métro parisien et son tumulte matinal. Elle se sentait tellement abstraite face à ces gens qui allaient pour la plupart au bureau tandis qu'elle devait aller affronter les scènes de crimes et côtoyer les bas-fonds inconcevables et mystérieux de la violence humaine.

Virginie arriva comme à son habitude en avance et partie dans l'escalier qui menait au sous-sol « privatisé » du commissaire Beaumont. Son enthousiasme à le revoir s'estompa quand elle découvrit son bureau vide. Elle s'avança dans l'enchevêtrement des papiers par terre puis fini par arriver au bureau du commissaire où un « post-it » jaune était mis en évidence. Une sensation étrange lui parcourus le corps. Elle le lu à haute-voix :

« Il faut pouvoir se mettre à la place de l'autre pour comprendre et savoir... Venez me secourir je suffoque »

Jamais Virginie n'eut si vite monté les escaliers... elle pénétra dans le bureau du commissaire Vrignaud qui sursauta en la voyant, un gobelet de café à la main.

- Qu'y a-t-il ?

Virginie tendit le bout de papier à son supérieur non sans avoir croisé son regard affolé. La jeune femme à bout de souffle fixait l'homme assis devant elle et ils s'interrogèrent tous deux quelques secondes.

- Il n'a pas fait ça ? demanda fébrilement Virginie.

Le commissaire resta interdit, se frottant une barbe poivre et sel naissante. Il se leva avec précipitation en demandant :

- Vous vous rappelez de l'adresse ?

- Oui...68 rue des Ormes à Montreuil !

Chapitre 19 : Urgence Vitale

Mardi 9 juin 2015, 09h08

La voiture de police arriva à toute allure dans la ruelle, toute sirène dehors. Elle fut précédée de peu par le SAMU. Le commissaire Vrignaud et L'officier Leroy bondirent du véhicule en direction du portail. Le commissaire ajouta dans sa course avant de passer par-dessus la grille qui offrait une palissade en béton, surmonté de ferronnerie aiguisé :

- Pas le temps des convenances amicales il faut y aller !

Virginie le précéda en sautant par-dessus également et ils arrivèrent tous deux devant le grand portail du garage. Aucun bruit de moteur ronronnait derrière, aucun bruit caractéristique d'un moteur bicylindre d'une deux-chevaux au ralenti. Se seraient-ils trompés ? Encore une facétie du commissaire Beaumont pour les induire en erreurs. Le commissaire Vrignaud ne put réprimander un « il se fou de nous » entre ses dents. Il y avait quand même cette odeur que Virginie perçut, elle saisit la poignée central du portail du garage et tira dessus.

Par chance le loquet du portique était ouvert, la grande porte coulissa vers le haut laissant échapper un brouillard épais vers l'extérieur. L'odeur était acre d'échappement et l'on distinguait à peine le véhicule posé au milieu du garage.

Ils accoururent vers la deux-chevaux et allèrent de chaque côté : le commissaire vers le côté conducteur et Virginie du côté passager. C'est avec effroi qu'ils découvrirent un corps inerte affalé de tout son long sur la banquette avant en ouvrant les portes suicide. Ils redressèrent cette masse amorphe et Le commissaire Vrignaud, d'un geste musclé, emporta cet homme inconscient sur son épaule au dehors de cet enfer. Virginie quant à

elle suivit le mouvement, son cœur battant dans ses tempes car elle avait peine à contrôler son angoisse de perdre quelqu'un qui commençait à compter pour elle...

Vrignaud déposa délicatement son ami sur l'herbe tandis que les secours arrivaient chargé de grand sac à dos et une bonbonne d'oxygène. Il y avait là le médecin du samu, un interne venu apprendre le métier, un infirmier anesthésiste et l'ambulancier. Le médecin du Samu fit les premiers gestes de secours et évaluant la gravité de l'état de la victime.

- Je sens un pouls faible, je veux la saturation vite ! Vous m'entendez Monsieur ? serrez-moi la main si vous m'entendez ! Alors ?
- 63% de sat, j'ai un pouls de 130. dit l'infirmier qui venait de passer un objet en forme de pince sur l'index de Charles qui restait inconscient.
- Ok je veux aussi la tension, Stéphane tu t'en occupes...

Stéphane, l'ambulancier, ouvrit la poche de devant d'un grand sac à dos posé à terre puis sortit un écran surmonté d'un brassard qu'il enfila au bras de la victime. Il alluma l'appareil et attendit le résultat.

Le médecin pris son stéthoscope et déchira la chemise de Charles pour ensuite plaquer la membrane métallique (souvent froide) sur le sternum. Un silence s'installa entre les professionnelles. Les sons amplifiés du cœur et des poumons parvinrent dans les oreilles expertes du médecin urgentiste et permirent au médecin de prendre une décision. Il ouvrit également la bouche de Charles pour regarder :

- Stéphane tu me mets les électrodes pour le scop', Domi tu me fais une intubation il a les voies respi' enflammées je vois difficilement l'épiglotte, et tu me fais

passer quinze litres d'oxygène directos' et tu le ballonnes. Jean-Charles tu me prépare un sérum physiologique et tu me poses une voie. Combien la tension ?

- 72/91 !
- Ok c'est parti on ne perd pas de temps !

Le médecin demanda alors les circonstances de cette situation : Virginie et Jean restèrent vagues, ne sachant pas eux-mêmes quelle mouche avait piqué leur collègue. Après quinze minutes d'intervention, le médecin jugea que la victime était stable et il décida de l'amener à l'hôpital.

Le commissaire Vrignaud et l'Officier Leroy reprirent la voiture de fonction pour suivre le SAMU jusqu'à l'hôpital le plus proche. Les seuls mots prononcés furent induits par Virginie :

- Ça arrive souvent ces situations avec Charles ?
- Vous n'avez même pas idées Virginie !

Arrivé au parking des urgences, un brancard sorti des portes arrière du véhicule du SAMU où Charles reposait toujours inconscient. Un enchevêtrement de tubes et faisceaux électriques émanait de son corps, il avait aussi des appareils portatifs qui trônaient sur lui et à côté en fonction de la place disponible sur ce « lit mobile »

Charles fût admis quelques instants aux urgences avant d'être transféré en réanimation où une prise de sang confirma une intoxication au monoxyde de carbone.

Chapitre 20 : Résurrection

Mardi 9 juin 2015, 13h58

Virginie et Jean étaient restés dans le hall prévu aux visiteurs de la réanimation. Ils avaient succinctement mangé un sandwich passable distribué par une machine et ils finissaient leurs cafés. Ils purent échanger sur leur parcours, sur la météo et aussi sur la jolie blonde qui avait souri largement à Jean en passant. Il était maintenant 14h00 et les visites pouvaient commencer.

Ils s'avancèrent vers la chambre 408 où un bip régulier émanait. Ils retrouvèrent Charles, les yeux clos et le tube d'intubation toujours dans la bouche. Un appareil avec une forme d'accordéon verticale insufflait mécaniquement de l'air à intervalles réguliers dans les poumons Charles. Ils s'assirent à côté de lui et ne dirent aucun mot, impressionné par toutes ces machines et fils.

Ils n'attendirent pas bien longtemps avant de voir les yeux du patient s'ouvrirent d'un geste vif. Sa main alla vers sa bouche et il commença à vouloir arracher le tube... Toutes les machines s'affolèrent et par la même occasion les deux visiteurs qui appelèrent à l'aide et appuyant sur le bouton rouge. C'était l'heure des transmissions entre l'équipe du matin et de l'après-midi, deux médecins et quatre infirmières ne tardèrent pas à rentrer précipitamment dans la chambre avec un chariot de réanimation. Ils ne purent empêcher Charles d'enlever le tube et de tousser violemment. Ils contrôlèrent les paramètres vitaux quelques instants puis repartirent dans leur salle vitré, un médecin ajoutant :

- Bon il est 14h08 et le patient 408 c'est extubé tout seul, tu le marqueras dans son dossier patient s'il te plaît. Après vingt ans de carrières j'ai jamais vu une personne l'enlever aussi rapidement après son admission...

Une infirmière resta auprès de Charles pour lui appliquer un masque à oxygène et elle repartit également. Charles empoigna la télécommande du lit et monta son assise, ce qui affola encore un peu les appareils. Les moniteurs de la chambre étaient reliés aussi à un écran de contrôle dans la salle de garde où un infirmier se leva pour entrevoir en direction de la chambre ce qui se passait. Jean lui fit signe que tout allait bien.

Charles voulut parler mais un son rauque sortit de sa bouche, il marqua d'un signe de la main qu'il voulait écrire. Virginie sortie un papier de sa poche, Jean approcha un crayon de la main de Charles qui écrivit :

« Affaire résolue, aller rue des Ormes avec la veuve et sa maman »

Jean le lu et ajouta :

- Tu écris comme un médecin c'est pas possible ! tu veux qu'on y retourne c'est ça ?

Charles fit oui de la tête, un rictus de satisfaction entre les lèvres.

- Rappel moi de t'en coller « une » quand tu iras mieux ! tu nous as fait très peur cette fois-ci, essaye de faire « normalement » la prochaine fois. J'y vais mais considère que c'est une faveur pour un semi-mourant.

Charles griffonna encore quelques choses :

« Donnes moi mon portable stp »

Jean alla demander le portable du commissaire Beaumont à l'accueil du service, en prétextant qu'il sera nécessaire pour l'enquête. Il l'obtint sans mal et de retour dans la chambre il le tendit à Charles qui le cacha sous son oreiller. Après de brèves salutations Virginie et Jean partir en direction de la maison où quelques heures plutôt ils vécurent des émotions intenses.

Ils y retrouvèrent une voiture garée devant l'entrée et ils sonnèrent pendant plusieurs minutes sans réponses. Ce n'est qu'alors où ils s'apprêtaient à partir qu'une voix endormis leur répondit. C'était la veuve qui venait de se réveillé, elle leur avoua qu'elle était partie tôt hier et qu'elle n'était rentrée que vers la fin de la matinée. Jean conclus qu'il n'y avait personne durant la nuit, excepté Charles dans le garage.

Chapitre 21 : Atmosphère « Conan Doylienne »

Mardi 9 juin 2015, 15h28

Après un coup de téléphone de Madame Guitry (la jeune veuve), sa mère vint dans la maison où ils s'assirent tous devant un café. Le téléphone de la cuisine sonna, Madame Guitry alla le chercher et revint sans mot dire jusqu'à la table où elle appuya sur un bouton du combiné pour mettre en route le haut-parleur. Une voix inconnue et non maîtrisée en sortie :

- Bien le bonjour à vous, pardonnez-moi cette musique atonale verbale mais pas plus tard que tout à l'heure j'étais dans une fâcheuse position... Je ne vais tergiverser plus longtemps et nous allons ensemble élucider ce... meurtre...

Les personnes présentes dans le salon se regardèrent en fronçant les sourcils. Charles reprit :

- Commençons par la mort d'Elsa, veuve avant l'heure de Monsieur Jean Guitry.
- Euh commissaire, elle est devant nous, rétorqua Virginie qui se sentait mal à l'aise face aux propos de son supérieur.
- C'est insensé, vous êtes devenu fou ? Les dires de la mère semblaient en tout point être l'avis général.
- La Folie n'est pas là où l'on voudrait qu'elle soit Madame, répliqua la voix du combiné non sans avoir émis un toussotement dû à l'intubation qui irritait encore la gorge et les cordes vocales. Que la personne qui porte des lunettes de soleil veuille bien les retirer !

Tout le monde se tourna vers la jeune femme qui portait effectivement des lunettes de soleil. Elle obtempéra avec hésitation. Charles reprit :

- Notre entrevue « furtive » au commissariat hier matin ne m'a que confirmer cette déduction. Je ne vous avais fait venir que pour un but : que vous retiriez vos lunettes et c'est pour cela que j'eusse entrepris de baisser la lumière dans la salle d'interrogatoire. Il est facile avec un peu de fond de teint de dissimuler l'imparfait... Je savais que vous reveniez de faire la fête, comme cette nuit, et que vous n'auriez pas de maquillage sur votre visage. Virginie, allez vers la cheminé pour voir le portrait d'Elsa et Tatiana : regardez qu'elle est la différence entre ces jumelles par rapport à leur visage je vous prie...

La présumé coupable commençait à trépigner dans son fauteuil. Virginie s'exécuta et après une longue inspection de la photo elle revint avec la réponse :

- L'une des deux sœurs à un grain de beauté sous l'œil droit et l'autre sur l'œil gauche...
- Qui est-ce, de vos filles, qui possèdent un grain de beauté sur la paupière inférieure gauche Madame Aude Salomon ?
- C'est Tati'... dit la vieille femme en regardant expressément sa fille qui baissait les yeux.
- Tatiana Salomon, on est bien d'accord. Depuis la mort de votre sœur jumelle...
- C'était un accident ! vociféra Tatiana en se levant d'un bond et nous pouvant à peine se maîtriser.
- Nous sommes également bien d'accord sur ce point-là, fit la voix de plus en plus claire. Son décès remonte à environ un mois. Vous, Tatiana, êtes venu à Paris discrètement pour faire une surprise à votre famille. Je me suis renseigné : vol du 10 Mai, allé simple Moscou-Paris, arrivé à 12h30 heure française enregistré à votre nom. Un criminel n'aurait pas fait l'erreur de donner sa vraie identité pour

- un vol ! Passons. A votre arrivé à Montreuil vous n'avez rencontré que votre sœur. En fin d'après-midi vous êtes parties pour aller courir ensemble. Je me trompe ?
- Non, gronda au loin la voix de Tatiana comme un orage lointain.
 - Arrivé au Pont du Port des Anglais vous avez décidé de passer par le barrage d'écluse où se trouve un passage interdit au public. Là sur la passerelle Elsa a perdu l'équilibre et est tombé dans l'eau. J'ai retrouvé un écouteur pendu au-dessous de la barre de sécurité.
 - C'était un accident ! réitéra Tatiana dont le calme était revenu subrepticement.
 - Comment faire pour expliquer cela ? Vous avez pris peur et vous avez décidé de prendre la place de votre sœur en attendant de trouver une solution. Simple ? Oui étant donné que Mr Guitry n'a vu que du feu, bourré d'antidépresseur qu'il était et j'en passe. De plus vous avez prétexté à votre mère que vous ne pouviez que correspondre par mail ce qui fût plus aisé pour vous de continuer votre dissimulation. Votre plan c'est alors transformé, matérialisé, et vous avez pris le temps de réfléchir, d'autant plus qu'en fouillant dans les papiers vous avez appris que la somme de l'assurance vie de monsieur Guitry s'élevait à 150 000 euros et que la maison coutait un peu plus de 1,5 millions d'euro si vous l'a vendiez. Vous auriez prétexté la vendre car « trop de souvenir douloureux » et vous seriez reparti en Russie avec les papiers de votre sœur. Astucieux...
 - Ce que vous dites est insensé, rétorqua Tatiana démasqué qui prit sa tasse à café pour la portée à ses lèvres.
 - Et de quelle côté tenez-vous votre tasse ?
 - Comment avez-vous.... ?

La main gauche tenait l'anse de la tasse. Tatiana reposa vigoureusement sa tasse sur sa coupelle au point presque de la fendre en deux.

- Je me retourne encore vers vous Madame Aude Salomon, vous avez des jumelles dont l'autre particularité est que l'une est gauchère et l'autre ?
- Droitière monsieur, Elsa est droitière...
- Parfait. Nous sommes en présence de jumelles en miroir : elles font partie des vingt pourcent des jumeaux monozygote ou dizygotes qui naissent. Le grain de beauté est en miroir aussi. C'est une symétrie parfaite, comme si vous vous regardiez dans le miroir. D'ailleurs la perte de votre sœur n'a pas été bouleversant pour vous car vous l'a voyez à chaque fois que vous vous regardez dans le miroir n'est-ce pas ?

Aucune réponse ne fut prononcée. L'espace d'un éclair Tatiana se raidit de tous ses membres et s'agrippa violemment avec ses doigts sur l'assise du fauteuil pour mieux s'éjecter et déguerpir de ce procès déjà joué d'avance. Au moment même où elle amorça son geste, Charles fit volte-face avec une voix tonitruante dans le téléphone :

- A votre place je ne ferais pas ça ! Rasseyiez-vous Mademoiselle !

Elle n'eut d'autre choix que d'obtempérer, abasourdit par cet homme dont elle lui prêtait des pouvoirs surnaturels. Sa mère se tourna vers le commissaire Vrignaud Jean et l'Officier Leroy Virginie pour leur demander du regard comment était-il possible qu'à plusieurs kilomètres un homme pouvait savoir ce qui se passait ici. Ils haussèrent les épaules ensemble car cela leur échappaient également.

- J'ai eu le médecin légiste Dany à l'instant avant de vous appeler. Je lui avais fourni hier un cheveu d'Elsa pour qu'il puisse comparer l'ADN avec la joggeuse retrouvé

sur le chemin de halage à environ deux kilomètres du pont du port des anglais : cela concorde parfaitement. Madame Salomon je suis obligé de vous annoncer le décès de votre fille Elsa survenu il y a un mois... Je vous prie de bien vouloir accepter mes sincères condoléances.

Une larme coula sur la joue de la vieille femme. Elle réprima son envie d'hurler, son menton tressautait pour mieux se contenir et elle put articuler :

- Continuez monsieur... Je vous prie....

Tatiana pris la parole avec tout le calme possible :

- Ma sœur est tombé oui c'est vrai, il y avait tellement de courant que je n'ai rien pu faire ; elle a disparu tellement vite. J'ai eu peur et je me suis enfuit... Mais c'était un accident et je n'y suis pour rien dans votre histoire, Мудак !
- La bonne blague, vous pensez que je ne connais pas le sens du mot ? Je continu : et c'est là que votre plan commence à tourner en méfait. Vous connaissez le Zolpiderm ?
- Mais comment ?
- C'est bien ce que je pensais... j'ai éclairci la seule ombre au tableau qui me restait ! C'est un sédatif-hypnotique que vous avez administrez au mari d'Elsa à son insu, probablement dans sa nourriture. Ce médicament est indécélable, utile pour un meurtre presque parfait. Mr Guitry s'est alors endormi et vous l'avez trainez jusqu'à sa deux-chevaux. Il avait l'idée de la repeindre et avait tiré des draps tout autour pour éviter que les particules de peintures s'incruste dans le garage : idéal pour maquiller un suicide, la scène était déjà a porté de main. Vous l'avez installé au volant et vous avez actionné le moteur. Pourtant, tout ne se passa

pas comme prévu car après quelques heures il était toujours vivant. vous avez donc bouché la ventilation avec du scotch et un sac plastique. Pas d'empreinte, vous étiez prudente pour prendre des gants. L'ennui c'est qu'une fine pellicule de gaz d'échappement s'était collée sur le pourtour de la ventilation où vous avez mis par-dessus l'adhésif...

- Ce n'est pas moi ! il s'est suicidé !
- Incontestablement faux Tatiana ! Monsieur Guitry a dû commencer à se réveiller alors vous avez dû lui refaire avaler un comprimé et le reposer tête contre le volant. Pour ma part je soutiens qu'un corps qui tombe s'affale sur le siège, n'est-ce pas commissaire Vrignaud ?
- Euh, oui tout à fait...
- Un autre problème est survenu : le manque d'essence, alors vous en avez refait le plein avec un bidon qui trainait dans le réservoir du véhicule. Quand je suis venu inspecter les lieux pour la première fois et en mettant le contact, le réservoir indiquait trois quart plein... curieux pour un réservoir de vingt litres et d'un moteur avec carburateur simple corps qui fonctionne toute la nuit ?
- Pourquoi vous dites « la première fois » demanda la vieille dame entre deux sanglots.
- Oh, parce que je suis revenu ici me suicider cette nuit chère madame ! L'ennui c'est que je suis toujours vivant madame....

L'absurdité du propos, laissant planer un humour complètement noir et décalé, vint effleurer une esquisse de sourire à Virginie qui se contrôla immédiatement. Elle ne put s'empêcher de penser que les traits de génies sont parfois véhiculer par des personnes

marginales : elles sont à la fois admirées par leurs dispositions mais mises à mal par leurs façons de faire. Le commissaire Vrignaud ne put s'empêcher de dire :

- Oui et bien ça tu aurais pu t'en passer !
- C'est vrai, la prochaine fois je compte réussir promis. Cela étaye qu'un plein d'essence ne suffit pas pour tuer une personne dans votre garage. Le moteur s'était éteint ce matin de lui-même voyez-vous. J'ai également pris hier soir du Zopiderm que j'ai trouvé dans la pharmacie de la salle de bain : ce n'est pas sur le volant que je me suis affalé. L'opiniâtreté paye ! Avez-vous quelque chose à ajouter Tatiana ?

Le silence qui s'ensuivit répondit à la question. Tatiana fût emmené au commissariat où elle resta dans son mutisme jusqu'au procès. Elle put à ce moment-là tout avouer devant la cour et un parterre de gens avide de sensations de ce genre. Elle fut incarcérée quelque temps en prison française puis fut extradée vers son pays natal où elle purge actuellement sa peine non compressible de trente-cinq ans de prison.

Le commissaire Vrignaud eu toutes les éloges de la presse le qualifiant de « Maigret des temps modernes ». Charles Beaumont préférait rester en retrait et quasiment invisible aux yeux de la presse pour continuer a employer ses méthodes particulières mais payantes.

Chapitre 22 : Epilogue

Mardi 30 juin 2015, 10h50

Un vent chaud se souleva de terre pour faire onduler une longue chevelure, rabattant quelques mèches sur le visage de la jeune femme. Elle était postée devant une vieille demeure, la démarche hésitante et le visage fermé. Elle regarda encore une fois un petit bout de papier pour relire l'adresse qui était inscrite. Oui effectivement c'était bien là, d'ailleurs la vieille boîte aux lettres indiquait le nom « Mr Beaumont ».

Virginie scruta la vieille bâtisse, non sans étonnement. C'était une maison tout droit sortie du début du siècle dernier. Les tuiles en ardoise venaient à se disloquer par endroit, les ouvertures révélaient leur grande vétusté par des croisillons en bois vert moulu et des carreaux fissurés. La façade en brique grise se fissurait par endroit laissant de longues rides que le temps n'arrangeait guère.

Virginie tira sur une corde qui fit tinter une cloche, qui bascula quelques instants pour laisser échapper son cri résonnant dans la rue. Après quelques instants la porte d'entrée s'entrebâilla sans que personne ne vienne à la rencontre de la visiteuse. Celle-ci soupira et entra dans le petit jardin sachant que l'accueil ne pouvait être autrement de la part d'un commissaire excentrique.

Elle ouvrit complètement la porte et entra dans un petit hall qui desservait un grand salon et un escalier en bois. Un petit couloir longeait le bas de l'escalier s'arrêtant devant une porte, probablement l'accès à l'extérieur de l'autre côté de la maison, se dit Virginie. Elle fit quelques pas pour atteindre le salon où elle vit Charles assis dans un fauteuil.

- Bonjour, fit-elle timidement.

Il ne dit mot, et pour toute réponse se leva et s'approcha lentement vers la jeune femme qui ne siffla pas. Elle reprit :

- Cela fait trois semaines que nous n'avons pas eu de nouvelles et.... Je voulais savoir comment vous alliez ?
- Fort bien ! murmura une petite voix, venant clôturer prématurément de longs discours.
- Je... et bien dans le service je suis rattaché au commissaire Vrignaud, le temps qui vous vous remettez sur pied et que l'on vous revoit au 36...
- Pourquoi vous êtes venu ? je vous manque ?

Les yeux étincelants de Charles fit rougir légèrement Virginie qui ne savait si cela relevait d'un trait d'humour ou était-ce tout simplement une question des plus sérieuse...

- Je... voulais savoir si vous alliez bien mais si vous voulez je peux partir !
- Non, restez !

Leurs regards fusionnèrent l'espace d'un instant et ils s'abandonnèrent dans l'intimité de pouvoir de se contempler sans un mot, leurs corps n'étant qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Virginie n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il se passait que déjà Charles posait doucement un baiser sur sa bouche, puis il se recula légèrement.

Virginie ne put en resté là et s'est-elle qui s'avança pour redemander ce moment de tendresse que Charles accepta en l'étreignant de ses bras. Un baiser langoureux fut échangé, un baiser qui seul arrête le temps et donne une sensation de légèreté. C'est à ce moment-là que l'alchimie qu'ils avaient ressenti inconsciemment l'un pour l'autre surgit au grand jour laissant les deux âmes fusionner un court instant.

La jeune femme reprit peu à peu ses facultés et ne put que s'en vouloir pour cette transgression avec son supérieure. Une question lui torturait le ventre depuis longtemps et elle laissa s'échapper ces quelques mots :

- C'était vous ?
- Comment ? rétorqua Charles.
- Oui c'était bien vous que j'ai aperçu lorsque je suis sortie au Social Club, vous étiez là !

Charles ne put que contenir un silence et pour toute réponse il alla s'asseoir dans son fauteuil.

- Avouez ! ordonna Virginie.
- Il y a bien des manières plus délicates pour faire passer aux aveux une personne présumée coupable, mademoiselle. Pas de témoins, pas d'alibis votre affaire tourne court !
- Avouez !
- Il me sera difficile dans ses conditions non diplomatiques de vous en dire le moindre mot...
- Et comme ça ?

Virginie bondit sur Charles en le chevauchant pour lui bloquer tous mouvements. Un regard espiègle fut projeté furtivement à sa victime assis qui ne broncha guère.

- Je peux employer la manière forte, je saurais vous faire plier !

Virginie ne reçut pour toute réponse qu'un haussement d'épaule. C'est alors qu'elle entreprit de l'embrasser dans le coup et effleurant langoureusement le torse de Charles

- Je connais vos points faibles Charles, vous devriez capituler et me dire tout de suite la vérité !

Charles détourna la tête vers la fenêtre et ses pensées se perdirent au loin dans la rue.

Après quelques secondes, il prit la parole :

- Je suis fort en filature, jamais personne ne m'a démasqué mais vous l'avez fait. Oui je vous ai suivi, je voulais savoir... Une question fort simple mais qui torture les esprits. Ce n'est pas de la jalousie qui m'a poussé à vous chercher, je voulais en avoir le cœur net et trouver la réponse à ma question...
- Quel est la question ?
- Pourquoi vous m'attirez ? je m'étais juré de ne pas retomber dans le carcan de l'amour. Etre assujetti à cette émotion que la déraison contrôle ne plait aucunement.
- Et vous avez la réponse ?
- Non, mais le fait est là et croyez-moi je vivrais très bien san.....

Virginie n'attendit pas la fin de la phrase qu'elle l'embrassa avec toute la fougue et soulagement qui l'habitaient.